ANNÉE. N° 30. 1er JUIN 1911

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET Cie, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg: 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

LE RÈGNE DE L'ARTISTE [1]

(Sport et Sujet)

Qu'un beau sujet ne suffise pas à faire une belle œuvre d'art, personne ne le conteste ; mais qu'un beau sujet soit tout près de nuire à l'œuvre d'art, voilà une impertinence à quoi beaucoup d'oreilles ne se font pas encore.

Longtemps après qu'il s'est échappé de sa servitude première, longtemps même après qu'il a revêtu, aux yeux du public, une autorité presque royale, on voit l'artiste conserver cette politesse des petites gens qui n'oseraient vous déranger sans que ce soit pour vous faire trouver quelque menu bénéfice et qui prétendent eux-mêmes ne point partir en chasse sans en rapporter de gibier. Moitié par discrétion, moitié pour n'avoir pas l'air d'amuseurs, écrivains ou peintres n'ont cessé pendant des siècles de revendiquer l'attention pour les sujets mêmes de leurs œuvres et d'en proclamer l'importance didactique. Ils ne sont plus le chasseur primitif, qui vit de son arc et que la faim pousse à tuer tout ce que sa flèche peut atteindre ; mais ils demeurent tout aussi loin de l'homme de sport

[1] Voir *Nouvelle Revue française*, numéros des 1er février et 1er mars 1910.

pour qui le centre d'une cible de carton est un but tout aussi précieux qu'un lièvre ou un ramier.

Qu'on veuille bien considérer l'étroite parenté qui rapproche la notion de sport de la notion d'art gratuit, d'art dégagé de toute arrière pensée utilitaire ou, pour mieux dire, du souci d'exprimer un sujet qui ait sa valeur propre. Ce qui distingue le sport du travail, ce n'est pas qu'il soit plus aisé ni moins fatigant, c'est qu'il est désintéressé. On ne le pratique qu'avec le dessein d'y exceller. A peine avouerait-on une intention d'hygiène. Ce serait déjà déroger. L'honneur sportif est scrupuleux comme le fut l'honneur nobiliaire.

A vrai dire, c'est dans cette notion de sport que se réfugie le plus clair de l'ancien esprit de noblesse ; et du même coup y foisonnent jugements et préjugés contraires à l'esprit laborieux. Une société, comme un art, à qui honneurs et loisirs n'appartiennent pas encore, placent au premier rang dans l'échelle des qualités, la patience, la persévérance, l'application, la clarté d'esprit, toutes vertus intellectuelles ou volontaires propres à vaincre les obstacles. Mais, sitôt la dernière étape franchie et les droits aristocratiques consacrés, sitôt qu'il ne s'agit plus d'entreprendre des conquêtes mais d'écarter la concurrence de nouveaux venus, on n'inscrit plus, en tête des tables, que des vertus où l'intelligence ni la volonté n'interviennent plus, des vertus inacquérables, innées : vertu du sang, à

quoi correspond, en art, le prestige, la toute puissance du don.

Ce n'est pas autre chose qu'un orgueil de naissance qui porte l'artiste à mépriser les qualités d'intelligence. L'intelligence est, comme le bon sens ou la raison, " la chose du monde la mieux partagée." Elle est scolaire. Elle ne suppose pas toujours un long affinement. Elle est l'argument démocratique par excellence : on la cultive dans les cours du soir. Par elle se font toutes les vulgarisations. Que deviendra l'art si tous ceux qui ne sont pas sots y font irruption? De là une méfiance pour tout ce qui, dans la culture esthétique, vient de l'instruction. Celle-ci est si répandue qu'on n'est pas loin de se distinguer en affectant de n'en avoir point. Or c'est par leur *sujet* qu'un livre, qu'une musique, qu'un tableau ressortissent à cette intelligence ; c'est pour cela que le sujet y devient l'élément douteux, de mauvaise conscience. C'est par là que l'auteur est ramené à la commune mesure humaine ; c'est là qu'il se sent vulnérable.

Qu'on ne prenne pas ce mot *sujet* dans un sens équivoque et faussé. Il ne désigne point ici d'élément littéraire ou moral indûment introduit dans un art où il n'a que faire, mais une combinaison réfléchie de toutes les forces spontanées de cet art, un volontaire retour sur elles-mêmes. Comme le dit si bien Fromentin, il semble qu'une intention délibérément philosophique " n'ait vraiment sou-

tenu que les grandes œuvres plastiques, et qu'en se diminuant pour entrer dans les œuvres d'ordre moyen, elle ait perdu toute valeur." — Rien ne ressemble moins à un grand sujet que ce néant sur lequel on croit nous donner le change par un grossier placage intellectuel et par mille prétentions à la pensée. Mais les contrefacteurs ont tant abusé que plus d'un honnête homme s'est trouvé compromis par eux. Un Puvis de Chavannes n'est pas sorti indemne de ce voisinage suspect.

Il n'en reste pas moins, dans ce siècle de la nature morte et de l'impressionnisme, de nombreux esprits qui ne prennent pas leur parti de cette déconsidération du *grand sujet*, qui pensent que, malgré tout, Poussin est d'un ordre où Chardin n'atteint pas, et que, quelque génie qui s'y prodigue, quelque miracle de matière, de mystère, de beauté qui s'y manifeste, une assiette de biscuits et deux pommes ne peuvent se charger du dense, du lourd contenu d'émotions humaines que l'on demande aux œuvres majeures.

La gratuité atteint aujourd'hui, chez de nombreux peintres, une limite qui ne se peut dépasser. Il semble qu'il y a quinze ans, la poésie ait prétendu à cette même vie raffinée et gratuite qui défiait les lois utilitaires du langage. Car ces phases de détachement ne jettent qu'un fugitif éclat : admirables et mortelles périodes que tous les arts ne

sauraient connaître en même temps. Il semble que la culture d'une nation ne survivrait pas à une crise de cette sorte qui sévirait chez tous les artistes à la fois, crise d'isolement et de superbe, désertion dédaigneuse qui laisse une époque en proie à toutes ses inquiétudes et ses maladies, sans diversion, pitié ni soulagement. Il y eut un temps où l'architecture nourrie des plus belles forces d'un moyen âge sur le déclin, travaillée par le sang, l'ennui, la frivolité, la folie de grandesse, elle qui plus que tous les autres arts semblait liée aux nécessités de la vie et aux lois de la matière, s'en évada. Elle construisit des acrostiches de pierre, de fabuleux rondels de pinacles et de clochetons, sublime divagation dont pendant deux siècles on eut honte comme d'une insulte à toute raison et qui sans doute ne nous enthousiasme aujourd'hui que parce que, si loin de nous, elle ne nous engage plus et qu'elle ne risque plus de tourner la tête à nos architectes. Ceux-ci sont rentrés dans le rang, non seulement dépourvus de toutes prérogatives princières, mais même dépouillés de leurs dignités et droits naturels.

Ce fut, en d'autres temps, à la musique de s'élancer hors des lois de l'expression, de s'enivrer de cadences et de rythmes symétriques, d'élever ses édifices sonores dans des régions inhumaines. Elle en est revenue, au point que l'on s'irrite chez nous contre chaque note qui n'a pas de signification

sensible. Et tout art subit le même sort, après quelques années orgueilleuses, quand il a dépensé ses réserves, usé son prestige, et que sa santé délabrée l'a réduit aux sévères régimes. Et sans doute verrons-nous bientôt notre peinture reprendre à son tour des sujets que sous prétexte de littérature elle a repoussés,les grandes compositions historiques, par exemple.

Pour user d'un jeu de mots qui n'est peut-être pas sans excuse étymologique, on peut dire qu'une noblesse qui dédaigne ses *sujets* et qu'un art qui n'attache plus de prix aux siens rompent l'un et l'autre avec leur époque. Ils la méprisent et la provoquent, elle les supporte impatiemment et bientôt les méprise. Passe pour un art intime et solitaire comme l'est la poésie lyrique ou la peinture précieuse. Mais cette insouciance du sujet ou, si l'on veut, cette olle confiance dans les ressources du métier, n'est-ce pas assez pour faire mourir l'art dramatique ? De là cette virtuosité qui se contente de variations indéfinies sur les mêmes thèmes psychologiques, sans souci de dire quoique ce soit qui importe. N'en sommes-nous pas au point qu'on ne sait plus voir de sujets qu'en des thèses qui pourtant n'en sont que la parodie, le cliché négatif, le moule creux. Car la thèse n'a pas son équilibre, sa raison en elle-même ; elle vise à autre chose ; elle n'est qu'une indication

ou une promesse ; elle est sans sagesse véritable ; elle n'apporte au cœur ni réponse ni satisfaction. Le propre, au contraire, du *sujet* c'est de donner, dans le plaisir ou dans l'angoisse, l'impression d'une vie augmentée, d'une vie mieux nourrie et plus forte. Un art trop aristocratique n'a plus souci de tels aliments. Il y a trop longtemps qu'il n'a plus faim ni soif, qu'il n'est plus menacé dans son existence quotidienne. Il prend les règles de son sport pour les lois de la vie. Or quelque beau que soit ce sport, il y a trop de questions qu'il laisse sans réponse. Il est désintéressé, et précisément la vie profonde n'a point le loisir de l'être.

JEAN SCHLUMBERGER.

SUB TEGMINE FAGI

(FRAGMENTS D'UN PROCHAIN LIVRE)

Mon cher Fagus, puisque l'usage
Veut qu'on se choisisse un patron,
Je tiens à mettre cet ouvrage
" Sous le couvert de votre nom ".

I

Ce ne sont pas des vers
Que j'offre dans ces pages :
Tout au plus des images
Et des croquis divers.

Qu'on me blâme ou me loue,
Il importe fort peu ;
Car la règle du jeu,
C'est d'abord que l'on joue.

Or ce livre vraiment
Estival et champêtre
N'a voulu jamais être
Qu'un divertissement.

II

J'aime les fruits d'arrière automne,
Soyeux et lourds comme des seins,
Que la branche lasse abandonne
A nos impatientes mains.

La saveur de ces fruits est chaude
Comme une bouche de trente ans.
Je hais les jeunes fruits où rôde
L'odeur trop sûre du printemps.

Ces fruits d'automne à ces ramures,
Eux seuls me peuvent apaiser.
— Voilà pourquoi tes lèvres mûres
Me sont si bonnes à baiser.

III

Beaux paysages qui passez
Dans le cadre de la portière,
Vous enchantez mes yeux lassés.

Sur les collines, la lumière
Pose ses nimbes transparents,
Dans l'aube à peine printanière.

O douceur — tandis que, longtemps,
Moi, je songe à d'autres voyages —

De voir passer dans le printemps
D'aussi délicates images !

IV

Tu vas te marier, enfant,
Sans penser à ceux que tu laisses ?
Va ! je saurai garder pourtant
Le souvenir de nos caresses.

J'évoquerai, pour mon plaisir,
Nos rendez-vous au crépuscule,
Et je croirai toujours saisir
Ton petit corps souple qui brûle.

Je reverrai, fermant les yeux,
Nos promenades sur la berge
Et nos longs repos amoureux
Sous les glycines de l'auberge...

Tu vas te marier ? Tant pis !
Quand il me plaît, je puis te prendre.
Et dans mon souvenir précis
Je vois ton corps souple se tendre.

V

Pour Berthe, “ très douce face et pourtraicture ”.

Le jour bientôt ! et je n'ai pu
De cette nuit dormir encore !
J'attends en vain ton pas connu,
Ton pas sur l'escalier sonore.

Ce sont toujours, dans le jardin,
Des voix de femmes pourchassées,
Des chants, des rires et, soudain,
Un bruit de chaises renversées.

J'ouvre des yeux ensommeillés :
— L'aube à la vitre est déjà bleue —
Et j'écoute les cris rouillés
Des premiers coqs dans la banlieue...

Mon Dieu ! la torpeur m'envahit,
Et ma chair n'est plus assez prompte
A se glisser hors de ce lit,
Pour m'arracher à cette honte !

VI

C'est encore un Printemps qui vient sur cette route ;
Dans les airs, les oiseaux l'accompagnent, joyeux.
Mais vous, je vous retrouve en proie au sombre doute,
Des larmes pleins les yeux.

Que votre âme pourtant ne soit plus abîmée
Dans les tristes erreurs qui la faisaient mourir :
Laissez, avec la terre aujourd'hui ranimée,
Un autre amour fleurir.

VII

Si quelque lecteur me vient dire
Que ce livre est peu palpitant,
Je me permettrai de sourire
En le priant d'en faire autant.

Quant au pédant, tranchant du sage,
Qui croit mon Pégase fourbu,
Je veux lui cracher au visage
Le Mot fameux du père Ubu !

JEAN-MARC BERNARD

DÉCOUVERTES

Cet enfant avait sept ans ; il était tout petit, vif et de traits fins. Il injuriait ceux qui contrariaient ses occupations et ses jeux et ne répondait pas toujours à ceux qui lui parlaient. Cependant lorsqu'on savait l'intéresser, il ouvrait grands des yeux totalement enfantins et posait des questions d'une voix qui remerciait d'avance.

Il avait déjà beaucoup appris.

Son corps savait les contacts avec l'herbe, le sable, la terre labourée, la pierre, la paille, les genoux d'hommes, les brancards des grosses voitures, les bâches, âpres et fraîches, les jupons de femmes, moelleux et tièdes. Mais ce qui avait attiré surtout cet enfant, c'étaient les manières différentes d'être transporté ; il en connaissait beaucoup déjà et cherchait avidement à en éprouver de nouvelles.

Il avait savouré cette impression d'insécurité, ce malaise qui vous prend lorsqu'un camarade, aussi petit que vous-même, vous porte sur son dos et marche pieds-nus, avec un trébuchement continuel et hâtif, et des pas fragiles, défiants, meurtris, répercutés sourdement dans les deux poitrines.

Comme son père était ouvrier de ferme, il avait souvent pris place sur le dos large des chevaux de labour. Quelquefois il arrivait que l'énorme bête abaissait son cou en marchant pour se gratter ; alors l'enfant ne voyait plus de crinière, c'était la route tout de suite devant lui ; et le collier monumental auquel il se tenait lui tirait brutalement les bras vers l'abîme. Sur l'instant il était pris de frayeur et de vertige ; mais ensuite il aimait le danger qu'il avait couru.

Monter sur quelque chose qui roule le séduisait particulièrement. Il se hissait sur les grandes fourragères qui rentraient à vide ; cela faisait tant de bruit, en passant sur le pavage de la rue, qu'il ne s'entendait pas parler ni crier ; il y avait un rapport merveilleux entre ce bruit, le mouvement des roues et leurs secousses ; c'était sans doute ce qui plaisait à ses sens tout neufs. Les menus débris de toutes sortes qui demeuraient sur les planches de la voiture, les bouts de corde, les paniers vides, tout sautait, sautait à l'unisson, et son cœur avec. Quand il faisait : aaaah ! une crécelle tournait dans sa poitrine et parfois la trépidation lui chatouillait la plante des pieds. Lorsque, dans le vacarme, le fouet claquait et que le charretier hélait quelqu'un au passage, l'enfant se retrouvait comme ivre au milieu d'événements confus qu'il croyait avoir rêvés une fois. Un jour on l'avait juché sur une bicyclette ; et dans

une grande béatitude, il avait connu et savouré deux nouveaux miracles : le glissement et l'élasticité.

Il s'était fait aussi rouler en brouette quand sa mère allait au lavoir ; la brouette faisait un bruit de tambour qu'il s'émerveillait de sentir avec son dos autant qu'il l'entendait avec ses oreilles ; et quand la roue sautait un trottoir, l'enfant recevait un coup sonore qu'il aimait et il souhaitait de descendre en brouette un escalier tout entier.

*
* *

Ce jour-là, il avait accompagné son père au travail. Il s'agissait de herser une grande pièce de terre brune et grasse.

Deux chevaux tiraient la herse ; l'homme suivait, dirigeant ses bêtes de la voix et lançant en l'air avec un bâton les racines dégagées des mottes. L'enfant marchait près de lui, dans un sillon, et regardait avec une grande attention la herse et la terre. Quand les chevaux arrivaient au bout du champ, il fallait les faire tourner, puis, le plus souvent, soulever un peu l'instrument avec des bras robustes pour le mieux placer sur sa nouvelle voie ; il y avait alors un temps d'arrêt ; l'enfant observait, perché sur une grosse motte qui ne s'écrasait qu'à peine sous son poids. Et au moment où les chevaux repartaient, où l'extraor-

dinaire véhicule avançait, non pas sur des roues mais sur de gros clous enfoncés à demi dans la terre, l'enfant suivait de plus près avec un désir.

Or il arriva que les chevaux qui avaient été très sages jusque-là, ne s'appliquèrent plus à suivre chacun leur sillon pour herser droit et essayèrent de jouer à se mordre. Le cultivateur, puis le petit enfant les menacèrent de la voix, mais rien n'y fit. Alors l'homme courut et les arrêta d'un coup de gourdin sur les naseaux et ils levèrent la tête par grandes saccades avec cette mine comique des chevaux qu'on gronde. Puis il les remit dans leurs sillons, mena l'un d'eux par la bride et s'appliqua lui-même à marcher droit.

Seul près de la herse, l'enfant suivit pendant quelques pas ; puis il n'y tint plus, sauta comme un jeune chat sur les traverses de bois et s'y accroupit.

Ce n'était pas un roulement ni un glissement ; ce n'était pas non plus comme lorsque la charrette, quittant la route, entre dans un champ de luzerne, ou bien descend une pente de gazon avec sa roue enchaînée.

C'était quelque chose d'inconnu et de merveilleux. Tout empêchait la herse d'avancer sur la terre, elle-même s'y accrochait de tous ses ongles ; elle avançait quand même, l'enfant la sentait avancer sous lui à cause d'une force volontaire, implacable, qui contrariait la nature des choses. Il était

ravi et intimidé par la notion de la violence et jouissait d'y participer de tout son poids.

C'était un combat en marche qui le portait, un combat ordonné laissant derrière lui l'ordre encore avec la victoire.

Les chevaux ne le traînaient pas sur la terre, mais un peu dans la terre ; c'était un arrachement continu qu'il éprouvait, si attentivement qu'il regardait devant lui sans voir et demeura crispé sur la herse, lorsque son père, l'ayant vu enfin, accourut vers lui jurant et menaçant...

Un coup de pied envoya rouler l'enfant sur le labour ; sa tête vint heurter une motte énorme et lisse que tout à l'heure, victorieux, il eût pu sentir se désagréger sous lui, sourdement.

Il se releva, les paumes meurtries ; les chevaux, la herse et l'homme étaient repartis. Il invectiva son père, d'une voix déjà pleurante et fila droit vers le village, enfonçant un pan de son tablier dans sa bouche pour ôter la terre qu'il avait mordue, suçant ses paumes écorchées, et sanglotant enfin, sanglotant de plus en plus fort, comme un tout petit enfant qu'il était encore.

CHARLES VILDRAC

CHATEAUBRIAND ET L'ACADÉMIE EN 1811

Je préviens tout de suite qu'il ne sera exhibé dans ces propos littéraires sur Chateaubriand et l'Académie Française en 1811 aucun document inédit. Ce n'est point sans doute faire leur éloge auprès de certaines gens qui traitent l'érudition en comptabilité avec les deux colonnes : ce qui a été déjà publié, ce qui ne l'a pas encore été, et qui n'accordent leur attention qu'au recensement. Ces esprits-là méconnaissent l'oubli qui transporte incessamment les faits de la première colonne dans la seconde, ce qui est le jeu de la vie même. Ils empaillent la littérature — pour la mieux connaître, prétendent-ils. Ils rappellent ce général d'Anatole France si fier d'avoir toujours son corps d'armée sous les yeux — dans une boîte de fiches. Tous les herbiers du monde ne valent pas, pour un être vivant, le moindre brin d'herbe qui pousse... et la vie littéraire est chose d'âme assez subtile et mystérieuse pour qu'elle soit rebelle à toute classification historique et scientifique. Il n'y a mort que par l'oubli, et tout geste de vie se dénonce par sa lutte contre l'oubli, ou contre l'indifférence qui est la manifestation de

l'oubli dans le temps présent. C'est pourquoi il ne faut pas craindre de redire à son tour et selon sa propre sensibilité intelligente ce que d'autres ont dit autrefois — et qui naturellement est candidat à l'oubli. Ainsi nous perpétuons la vie spirituelle et la prouvons par notre existence même d'écrivains, en attendant les croque-morts embusqués. Mais voilà beaucoup de théorie pour quelques réflexions proposées au souvenir et à la méditation de quelques éphémérides centennales de Chateaubriand.

Le 20 février 1811 Chateaubriand fut élu membre de l'Académie Française, qui, en ce temps napoléonien n'avait que le titre plus modeste et plus dépendant de Seconde Classe de l'Institut pour la langue et la littérature françaises. A l'exemple de la volonté du souverain, laquelle n'attendait guère pour se manifester et ne s'usait pas par la méditation, les élections académiques ne traînaient point en longueur comme elles le font maintenant, où il semblerait que les académiciens aient comme une peur superstitieuse de se trouver au complet. Quarante jours — un carême — après la mort de Marie-Joseph Chénier, son successeur fut désigné. Tout concourut au choix de Chateaubriand qui se serait bien passé sans doute d'un tel honneur, lequel n'ajoutait point tant à un esprit comme le sien ; de plus Chateaubriand était habile et il prévoyait que son attitude nécessaire

quant au discours de réception mécontenterait un homme dont les colères avaient force de loi, ce qu'il avait déjà éprouvé. Mais on n'est pas maître de sa destinée, bien qu'en prétendent les gens pour lesquels la destinée est bienveillante. Aussi Chateaubriand accepta de poser sa candidature à coup sûr, pressé par ses amis, presque forcé par Napoléon lui-même qui espérait peut-être le conquérir, et qui s'y prenait d'ailleurs de la manière forte : " J'avais, dit plus tard Chateaubriand, reçu l'ordre du duc de Rovigo de me présenter pour candidat à l'Institut sous peine d'être enfermé à Vincennes pour le reste de mes jours. "

Peut-on vraiment dire que Napoléon voulut conquérir Chateaubriand ? Ce serait donner un charme à l'Empereur dont celui-ci se gardait bien : ce serait surtout en faire un homme comme d'autres hommes, ayant des qualités d'amour, de désir, de relative modestie puisqu'il considérerait la valeur en soi d'un autre individu. Pour nous mettre en garde il y a une phrase de Mme de Staël rudement frappée : " il regarde une créature humaine comme un fait ou une chose et non comme un semblable. " Napoléon veut garnir l'Institut comme il disposerait sur une étagère les plus célèbres bibelots. En 1811 la renommée littéraire de Chateaubriand est grande. Elle a un aspect indépendant. Elle en perdra le côté dangereux, ou agaçant au moins, quand elle sera à sa

quarantième place dans la section de l'Institut qui continue l'Académie française selon les vues du règne.

Chateaubriand est contraint à l'obéissance. Il obéira. Mais le moment arrive toujours où le plus obéissant devient un abruti ou un révolté. Chateaubriand qui fut la sincérité même, mais de cette sorte de sincérité supérieure qui ne convainc pas la foule, se révolta. Il tint bon pour ne louer dans son discours que ce qui lui paraissait louable en Napoléon, et ne point dissimuler ses réserves. Il méritait mieux que l'épigramme, d'ailleurs fine, qu'avait lancée précédemment sur lui l'Empereur après avoir refusé la grâce de son cousin : " Il écrira quelques pages pathétiques qu'il lira dans le faubourg Saint-Germain ; les belles dames pleureront, et vous verrez que cela le consolera. " Un homme était où l'autre ne reconnaissait qu'un bel esprit. Faut-il s'en étonner ? L'intelligence qui anime un caractère de tyran est réduite à la conception de soi-même : elle ne peut comprendre autrui sous peine de retenir sa volonté, et de laisser passer le temps — ce qui est sensation atroce et néfaste pour un esprit toujours en éruption autoritaire. Réfléchir, il faut bien se le dire malgré le regret que la constatation comporte pour les idéalistes, est différer l'action. Napoléon hésitant — les deux mots jurent d'être accouplés. Moraliser sur Napoléon serait désuétude, si l'on

pouvait jamais qualifier considérations inactuelles celles qui touchent les rapports des hommes entre eux, et qui servent à l'analyse de l'individu. Car, bien qu'elle tende sans doute à la confusion des individualités dans l'association, l'espèce humaine en est encore, aujourd'hui, à leur séparation ; et ses philosophes se réjouissent du culte des héros — exaltation d'individus très marqués — qui en est un signe. Deux héros s'accommodent le plus souvent fort mal quand ils sont en contact. Nietzsche l'a montré à côté de Wagner, et nous avons le précieux document de l'amitié stellaire : " Nous sommes deux navires dont chacun a son but et sa voie... Ainsi donc nous voulons croire à notre amitié stellaire quand bien même il nous faudrait être ennemis sur la terre." Je ne lis jamais cela sans me souvenir de Maurice de Guérin quittant Lamennais et de la façon dont il l'inscrit dans son journal. Il ne faudrait pas conclure que Nietzsche ait méconnu ou plutôt méprisé l'amitié: "Un homme profond a besoin d'amis — à moins qu'il n'ait encore son Dieu ", ainsi en écrivait-il à sa sœur, mais dans la même lettre il disait aussi : " L'impossibilité de se communiquer est en vérité la pire des solitudes, la différence de nature est un masque plus impénétrable que tout masque de fer ; or, c'est entre pairs seulement qu'il peut y avoir communication réelle, pleine, parfaite ! " Rapportons à Napoléon. Si Napoléon avait été un

méditatif, s'il avait pu avoir et le génie et l'intelligence de son génie (mais cette double propriété est d'une rareté inouïe) il se fût ainsi compris. Or Chateaubriand l'a deviné quand à propos des persécutions qu'eut à subir Mme de Staël au moment de l'apparition du livre *De l'Allemagne*, il cite l'envoi assez fier que l'auteur avait fait du premier exemplaire à l'Empereur, et le souligne : " La confiance du mérite qui se juge et s'égalise à la domination suprême, cette sorte de familiarité de l'intelligence qui se place au niveau du maître de l'Europe pour traiter avec lui de couronne à couronne, ne parurent à Bonaparte que l'arrogance d'un amour-propre déréglé. " Napoléon n'avait que la vanité de son génie. La pensée d'une équivalence l'eût offusqué. Peut-être était-il simplement la proie inconsciente de son démon.

Chateaubriand en devint une des victimes, qui ne fut pas tant à plaindre, prétendra-t-on, et cependant n'est-ce pas quelques mois plus tard qu'il écrivait à un ami des lignes angoissées : " Je deviens vieux, je n'ai pas un sou, et ne pouvant plus parcourir le monde, je ne cherche plus qu'à le quitter. Il faut faire une fin, et je vous attends pour savoir si c'est la Trappe ou la rivière qui doit finir la tragi-comédie?" On sait comment elle ne devait se terminer en lent et glorieux soleil couchant, mais après combien de nouvelles vicissitudes, que le 4 Juillet 1848 ; la lettre est datée

du 10 Mai 1811. Il y a une consolation pour nous à lire ces phrases pessimistes. Comme l'avenir nous trompe quand nous le prévoyons noir... et nous détrompe quand nous le voyons coloré ! A côté de cette lettre, si j'ornais ma chambre d'inscriptions m'exhortant à vivre pleinement la minute présente par l'exemple des démentis de l'avenir, je placerais le billet qu'adressait Bonaparte à Bourrienne en 1796 : " J'aimerais une petite maison de campagne avec une petite ferme dans le voisinage. Le rivage de l'Yonne est beau et frappe souvent le voyageur qui l'admire. Cherche, mon ami, à me satisfaire. Tu connais mon goût et mes desirs... "

En Février 1811, trois mois avant la lettre douloureuse que j'ai citée et qui contraste si singulièrement avec l'idyllique demande du futur Napoléon tout en appelant la même conclusion, Chateaubriand parait moins désespéré. Il s'est résigné à être candidat à l'Académie, il doit accomplir le rite des visites à ses futurs collègues, et il a sa manière, qui ne paraîtrait point l'ordinaire à notre temps, et qui ne l'était point sans doute absolument non plus au sien car ses contemporains l'ont notée. Chateaubriand était fort bon et beau cavalier — du moins dans les rues de Paris, car sur les routes de l'*Itinéraire* nous le voyons plusieurs fois tomber : une fois entre autres sur le chemin de Troie ; et non loin de

Sparte une chute le faillit même noyer dans un fossé marécageux. Le ruisseau de la rue du Bac était moins périlleux. Donc Chateaubriand s'avisa de s'en aller chez l'un, chez l'autre des académiciens, au trot de son cheval. Et l'on prétend que pour certains il ne fit que tendre sa carte au portier, accouru, sans daigner descendre. D'un geste il classait amis et ennemis. Il eut toujours une allure d'élégante impertinence qui le faisait haïr ou adorer. Souffrir de l'indifférence plus que de toute autre chose est le propre de l'homme passionné, et volontairement celui-ci attire sur soi, fût-ce à son détriment, les élans d'autrui.

Si l'on dresse la liste des visités, membres de la seconde classe de l'Institut, on s'apercevra qu'elle n'est point si décevante, et je me demande, au cas où l'on fêterait le centenaire des élections académiques de Février 1911, et qu'un dénombrement analogue des électeurs fût alors établi, s'il y aurait beaucoup plus de noms résistant encore à l'oubli. Il y avait tout de même Bernardin de Saint-Pierre, et Delille, et Ducis, et Parny, auxquels il faut bien reconnaître un talent d'époque, ainsi qu'à Volney et à Boufflers ; il y avait aussi Népomucène Lemercier, dramaturge habile, Legouvé, Andrieux, dont quelques vers subsistent dans les vieilles anthologies... Je ne parle que des stricts littérateurs. Chateaubriand leur demandait, et aussi aux politiques, Cambacérès, Sieyès, Portalis, Daru,

Lucien Bonaparte, et à tous, le siège qu'avait inauguré Boisrobert, et sur lequel avaient passé Segrais, Campistron, Destouches, Boissy, Sainte-Palaye, Chamfort, Marie-Joseph Chénier. Une telle énumération appelle la suite dans le futur : à Chateaubriand y succédèrent le duc de Noailles, Edouard Hervé, Paul Deschanel... Ce tas de noms propres dans un paragraphe est évocateur de mille souvenirs un peu confus qui sont agréables pour les amateurs.

Ces amateurs-là seraient sans doute indifférents si on leur offrait, comme en pareil cas on ne manquerait pas de le faire aujourd'hui, un dessin figurant le cheval de Chateaubriand. Mais ils le seront moins si l'on met sous leurs yeux cette phrase de Stendhal : Chateaubriand " est un petit homme maigre qui a la moitié de la tête de moins que moi ". Reste à connaître la taille de Stendhal qui prit soin de dire aussi de Byron qu' " il n'était point grand ". Les vrais amateurs regretteront surtout que Chateaubriand ne nous ait point transmis le récit de ses visites et qu'il s'en soit tenu à l'échantillon qu'il nous en laissa dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : " Madame de Vintimille me conduisit chez l'abbé Morellet. Nous le trouvâmes assis dans un fauteuil devant son feu ; il s'était endormi, et l'*Itinéraire* qu'il lisait lui était tombé des mains. Réveillé en sursaut au bruit de mon nom annoncé par son domestique il releva la

tête et s'écria : "Il y a des longueurs, il y a des longueurs." Je lui dis en riant que je le voyais bien, et que j'abrègerais la nouvelle édition". Cette anecdote, contée d'un esprit qui se souvenait du dix-huitième et qui n'abandonna jamais Chateaubriand, prouve que le cheval ne fut point de toutes les visites, à moins que ce soit en amazone que Mme de Vintimille ait mené son ami à l'abbé Morellet.

Un autre grand écrivain nous a confié dans le détail ses visites, ou du moins a-t-il permis à son exécuteur testamentaire de publier quelques fragments de la relation qu'il en écrivit. Le dialogue dans l'antichambre entre l'impétrant Alfred de Vigny et Royer-Collard "qui ne lit rien de ce qui s'écrit depuis trente ans" est devenu célèbre. Si célèbre même qu'il a éclipsé le touchant tableau de la vieillesse de Baour-Lormian, aveugle, oublié, mais qui a encore le sourire "plein de douceur et de cette naïveté enfantine qui n'appartient peut-être qu'aux poètes", et cependant Vigny y place en traits inoubliables ses réflexions ordinaires et pessimistes sur la condition des gens de lettres qui n'ont compté que sur elles pour les besoins de leur vie. Je crois qu'on se souvient peu que Chateaubriand figure parmi les académiciens sollicités. Le récit a ce ton de grandeur si naturel à Vigny, et si remarquable parce qu'il n'est point soutenu de ces termes grandiloquents qui n'en

projettent que la passagère illusion. Le beau cavalier, l'ami de Mme de Vintimille, est le 3 Mai 1842 infirme mais encore pétulant : " il dansait sur son petit fauteuil. " Seulement il ne remuait son bras droit paralysé qu'avec l'aide de sa main gauche. Leur conversation est celle d'hommes du monde qui ne diraient pas un seul mot vain ou banal. Plus tard la paralysie gagnera les jambes, mais non la volonté, et Vigny nous le peint se faisant porter à l'Académie pour soutenir l'élection d'Ampère, de bonne heure, avant qu'arrivent les autres académiciens: " une sorte de coquetterie de vieillard lui fait craindre surtout d'être surpris en flagrant délit d'infirmité. "

Il y aurait eu pourtant pour nous un intérêt de malice contentée à connaître dans le détail les visites de Chateaubriand parce qu'au moment même où il les faisait, il se trouvait en posture assez délicate devant l'Académie. Napoléon avait décidé que pour l'anniversaire décennal du Dix-huit Brumaire il décernerait, lui-même, des grands prix académiques spéciaux, sur le rapport des diverses classes de l'Institut. Or le rapport de la section où Chateaubriand se présentait avait omis de proposer au choix impérial le *Génie du Christianisme*, ouvrage défini exactement par l'énoncé du prix, et qui avait la plus grande faveur publique. Napoléon s'en étonna, demanda des explications ; alors, il était en grand désir de

capter Chateaubriand. Une commission fut chargée de répondre au souverain et eut le courage de ne pas déjuger l'Académie hostile pour des raisons qui lui semblaient sans doute excellentes. Le *Génie du Christianisme* repassa au crible de chacun de ces messieurs comme autrefois, mais dans le dessein contraire, les premiers académiciens, sur l'ordre de Richelieu, durent examiner le *Cid* et rendirent compte public de leur examen par les *Sentiments de l'Académie sur le Cid.* Le parallèle pourrait être assez poussé. Le 13 Février 1811 la conclusion du débat, assez habilement présentée mais conservant ses tendances négatives, était envoyée à l'Empereur. Remarquez la date : 13 Février. Dans la séance du 20 — huit jours après — avait lieu l'élection de Chateaubriand.

Etre élu n'est pas être reçu. Chateaubriand en fit l'expérience, je l'ai rappelé. Son discours de réception, qui fut l'occasion d'un des innombrables accès de colère de Napoléon, avait été aussi fort discuté en Académie, lors de la traditionnelle première lecture en commission. Si au sujet du prix elle avait tenu à son indépendance et résisté le plus possible au vœu impérial, cette assemblée des idéologues, mêlant peut-être à son jugement quelque rancune envers Chateaubriand imposé, jugea d'avance comme l'Empereur et réclama des corrections à l'orateur. Cependant elle ne le fit point avec assez de vigueur au gré de Napoléon

puisqu'autant qu'à Chateaubriand il s'en prit à elle dans les deux colères solennelles dont il honora les 24 et 26 Avril 1811 un discours assez banal à notre avis de lecteur d'aujourd'hui, encore que strié d'ingénieux compliments académiques, et qui ne nous paraît plus guère accuser l'esprit d'opposition. Le 28 Avril Chateaubriand allait à Saint-Cloud chercher son manuscrit " çà et là raturé, marqué *abirato* de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte. " Plus tard le précieux papier fut brûlé. Chateaubriand s'en désole. Nous le comprenons. C'était pour lui un trophée. Pour nous ce serait une relique de plus. Mais nous gardons assez de l'œuvre même de Chateaubriand pour lui assurer encore beaucoup d'années de vie intellectuelle. Ces propos que j'ai tenus sur Chateaubriand et l'Académie en 1811 me paraissent en offrir une preuve — modeste, mais réelle — si j'ai été suivi jusqu'à cette phrase-ci.

LEGRAND-CHABRIER.

ÉLOGES

I

Les viandes grillent en plein vent, les sauces se composent et la
fumée remonte les chemins à vif et rejoint qui marchait.
Alors la rougeur aux joues pâles
se tire
d'un vieux songe tout rayé de violences, de ruses et d'éclats
et orné de sueurs vers l'odeur de la viande
il descend
comme une femme qui traîne des toiles, tout son linge et ses cheveux défaits.

II

J'ai aimé un cheval — Qui était-ce ? — Il m'a bien regardé de face, sous ses mèches.

Les trous vivants de ses narines étaient deux choses belles à voir — avec ce trou vivant qui gonfle au-dessus de chaque œil.

Quand il avait couru, il ruait : c'est briller. — Et j'ai pressé déjà ses flancs sous mes genoux d'enfant...

J'ai aimé un cheval — Qui était-ce ? — et parfois, (car une bête sait mieux quelles forces nous vantent) il levait à ses dieux une tête d'airain : soufflante, sillonnée d'un pétiole de veines.

III

Tu as vaincu ! tu-as vaincu ! Que le sang était beau, et la main

qui du pouce et du doigt essuyait une larme !... C'était

il y a des lunes. Et nous avions eu chaud. Il nous souvient des femmes qui fuyaient avec des cages d'oiseaux verts ; des infirmes qui raillaient ; et des paisibles culbutés au plus grand lac de ce pays ;... du prophète qui courait derrière les palissades, sur une chamelle borgne...

Et, tout un soir, autour des feux, on fit ranger les plus habiles de ceux-là

qui sur la flûte et le triangle savent tenir un chant. Et les bûchers croulaient chargés de fruit humain. Et quand l'ardeur eut délaissé les cendres fraternelles,

nous avons recueilli les os blancs que voilà,

baignant dans le vin pur.

IV

Les rythmes de l'orgueil descendent les mornes rouges.
Les tortues roulent aux détroits comme les astres bruns.
Mes rades sont un songe plein de têtes d'enfants...

— J'aime un homme aux yeux calmes qui rit,
silencieux qui rit sous l'aile calme du sourcil, perfection du vol, (et du bord immobile du cil il a fait signe et il fait plus d'une promesse souriante,

comme celui qui dit à un plus jeune : "Tu verras!"
Et c'est lui qui s'entend avec le maître du navire.)

V

Azur ! nos bêtes sont boudées d'un cri !

Je m'éveille songeant au fruit noir de l'Anibe assis dans une cupule verruqueuse et tronquée... Ah bien ! les crabes ont dévoré tout un arbre à fruits mous. Un autre est plein de cicatrices, ses fleurs poussaient, succulentes, au tronc. Et un autre, on ne peut le toucher de la main, comme on prend à témoin, sans qu'il pleuve aussitôt de ces mouches, couleurs !... Les fourmis courent en deux sens. Ces femmes rient toutes seules dans les abutilons, ces fleurs jaunes tachées de noir pourpre à la base que l'on emploie dans la diarrhée des bêtes à cornes... Et le sexe sent bon. La sueur s'ouvre un chemin frais. Un homme seul mettrait son nez dans le pli de son bras. Ces rives gonflent, s'écroulent sous des couches d'insectes aux noces saugrenues. La rame a bourgeonné dans la main du rameur. Un chien vivant au bout d'un croc est le meilleur appât pour le requin...

— Je m'éveille songeant au fruit noir de l'Anibe ; à des fleurs en paquets sous l'aisselle des feuilles.

VI

... Or ces eaux calmes sont de lait
et tout ce qui s'épanche aux solitudes molles du matin.
Le pont lavé avant le jour, d'une eau pareille en songe au mélange de l'aube, fait une belle relation du ciel. Et l'enfance adorable du jour, par la treille des tentes roulées, descend à même ma chanson.

Enfance, mon amour, n'était-ce que cela ?...
Enfance, mon amour... ce double anneau de l'œil et l'aisance d'aimer... Il fait
si loin et puis si tiède,
il fait si continuel aussi
qu'il est étrange d'être là, mêlé des mains à la facilité du jour.
Enfance mon amour ! il n'est que de céder... Et l'ai-je dit, alors ? je ne veux plus même de ces linges
à remuer dans l'incurable, aux solitudes vertes du matin... Et l'ai-je dit, alors ? il ne fait que servir
comme de vieille corde... Et ce cœur, et ce cœur, là ! qu'il traîne sur les ponts, plus humble et plus sauvage et plus, qu'un vieux faubert,
exténué...

Et d'autres montent, à leur tour, sur le pont
et moi je prie, encore, qu'on me tende la toile... mais pour cette lanterne, vous pouvez bien l'éteindre... Enfance, mon amour ! c'est le matin, ce sont

des choses douces, qui supplient comme la haine de chanter,

douces comme la honte, qui tremble sur les lèvres, des choses dites de profil, ..

ô douces, et qui supplient, comme la voix la plus douce du mâle s'il consent à plier son âme rauque vers qui plie...

Et à présent je vous le demande, n'est-ce pas le matin... une aisance du souffle

et l'enfance agressive du jour, douce comme le chant qui étire les yeux ?

VII

Un peu de ciel bleuit au versant de nos ongles. La journée sera chaude où s'épaissit le feu. Voici la chose comme elle sera :

un grésillement aux gouffres écarlates, l'abîme piétiné des buffles de la joie (ô joie inexplicable sinon par la lumière !) Et le malade, en mer, dira

qu'on arrête le bateau pour qu'on puisse l'ausculter.

Et grand loisir alors à tous ceux de l'arrière, les ruées de silence refluant à nos fronts... Un oiseau qui suivait, son vol l'emporte par dessus tête, il évite le mât, il passe nous montrant ses pattes roses de pigeon, sauvage comme Cambyse et doux comme Assuérus... Et le plus jeune des voyageurs, s'asseyant de trois quarts sur la lisse : " Je veux bien vous parler des sources sous la mer..." (on le prie de conter)

— Cependant le bateau fait une ombre vert-bleue ; paisible clairvoyante, envahie de glucoses où paissent

en bandes souples qui sinuent

ces poissons qui s'en vont comme le thème au long d'un chant.

... Et moi, plein de santé, je vois cela, je vais

près du malade et lui conte cela :

en sorte qu'il me hait.

VIII

Au négociant le porche sur la mer, et le toit au faiseur d'almanachs !... Mais pour un autre le voilier au fond des criques de vin noir, et cette odeur ! et cette odeur avide du bois mort, qui fait songer aux taches du soleil, aux astronomes, à la mort...

— Ce navire est à nous et mon enfance n'a sa fin

J'ai vu bien des poissons, qu'on m'enseigne à nommer. J'ai vu bien d'autres choses qu'on ne voit qu'en pleine eau ; et d'autres qui sont mortes ; et d'autres qui sont peintes... Et si

les paons de Salomon, si la fleur peinte au baudrier des Ras, si l'ocelot nourri de viande humaine, devant les dieux de cuivre, par Montezuma

ne passent en couleurs

ce poisson buissonneux hissé par dessus bord, pour amuser ma mère qui est jeune et qui bâille.

... Des arbres ont poussé au fond des criques de vin noir.

IX

Oh finissez ! Si vous parlez encore
d'atterrir,
j'aime mieux vous le dire, je me jetterai là sous vos yeux.

... La voile dit un mot sec, et retombe. Que faire?
Le chien se jette à l'eau et fait le tour de l'arche.
Céder ! comme l'écoute.
... Détachez la chaloupe
on ne le faites pas ou décidez encore
qu'on se baigne... Cela me va aussi.

... Tout l'intime de l'eau,
Je resonge en silence aux contrées de la toile... allez,
c'est une belle histoire qui s'organise là, ô spondée du silence étiré sur des longues !

... Et moi qui vous parlais ! je ne sais rien
ni d'aussi fort, ni d'aussi nu, qu'en travers du bateau, ciliée de ris et nous longeant, notre limite,
la grand'voile irritable, couleur de cerveau.

... Actes ! fêtes du front et fêtes de la nuque !...
et ces clameurs, et ces silences ! et ces nouvelles en

voyage et ces messages par marées, ô libations du jour !... et la présence de la voile, grande âme malaise, la voile étrange, là, et chaleureuse révélée, comme la présence d'une joue... O

bouffées !... Vraiment j'habite la gorge d'un dieu.

X

Pour débarquer des bœufs et des mulets

on donne à l'eau, par dessus lisse, ces dieux coulés en or et frottés de résine.

L'eau les vante ! jaillit !

et nous les attendons à quai, avec des lattes élevées en guise de flambeaux ; et nous tenons les yeux fixés vers l'étoile de ces fronts — étant là tout un peuple dénué, vêtu de son luisant et sobre.

XI

Comme des lames de fond

on tire aux magasins de grandes feuilles souples de métal : arides, frémissantes et qui versent, capté, tout un versant du ciel.

Pourvoir, se mettre à l'ombre. Sinon, rien.

La ville est jaune de rancune. Le Soleil précipite dans les darses une querelle de tonnerres. Un vaisseau de fritures coule au bout de la rue

raboteuse, qui de l'autre, bombant, s'apprivoise parmi

la poudre des tombeaux (car c'est le cimetière, là qui règne si haut, à flanc de pierre ponce : foré de chambres, planté d'arbres

qui sont comme des dos de casoars).

XII

Nous avons un clergé, de la chaux.
Vois briller les feux d'un campement de Soudeurs...

— Les morts de cataclysme, comme des bêtes épluchées,
dans des boîtes de zinc portées par les Notables et qui reviennent de la Mairie par la grand'rue barrée d'eau verte (ô bannières gaufrées comme des dos de chenilles, et une enfance en noir pendue à des glands d'or !)
sont mis en tas, pour un moment, sur la place couverte du marché
où debout
et vivant
et vêtu d'un vieux sac qui fleure bon le riz,
un nègre dont le poil est de la laine de mouton noir grandit comme un prophète qui va souffler dans une conque — cependant que le ciel pommelé annonce pour bientôt
un autre tremblement de terre.

XIII

La tête de poisson ricane

entre les pis du chat crevé qui gonfle — vert ou mauve ? — Le poil, couleur d'écaille, est misérable, colle,

comme la mèche que suce une très vieille petite fille osseuse, aux mains blanches de lèpre.

La chienne rose traîne, à la barbe du pauvre, toute une viande de mamelles. Et la marchande de bonbons

se bat

contre les guêpes dont le vol est pareil aux morsures du jour sur la mer. Un enfant voit cela,

si beau

qu'il ne peut plus fermer ses doigts... Mais le coco que l'on a bu et lancé là, tête aveugle qui clame affranchie de l'épaule

détourne du dalot

la splendeur des eaux pourpres lamées de graisses et d'urines, où traîne le savon comme de la toile d'araignée.

Sur la chaussée de cornaline, une fille vêtue comme un roi de Lydie.

XIV

Silencieusement va la sève et la débouche aux rives minces de la feuille.

Voici d'un ciel de paille où lancer, ô lancer ! à tour de bras la Torche !

Pour moi j'ai retiré mes pieds.

O mes amis où êtes-vous que je ne connais pas ?... Ne verrez-vous cela aussi ?... des hâvres crépitants, de belles eaux de cuivre mol où midi émietteur de cymbales troue l'ardeur de son puits... O c'est l'heure

où dans les villes surchauffées, au fond des cours gluantes, sous les treilles glacées, l'eau coule aux bassins clos violée

des roses vertes de midi... et l'eau nue est pareille à la pulpe d'un songe ; et le songeur est couché là, et il tient au plafond un œil d'or qui guerroie...

Et l'enfant qui revient de l'école des Pères, affectueux longeant l'affection des murs qui sentent le pain chaud, voit au bout de la rue où il tourne la mer déserte plus bruyante qu'une criée aux poissons

et les boucants de sucre collent, aux Quais de marcassite peints, à grands ramages, de pétrole

et les nègres porteurs de bêtes écorchées s'agenouillent aux faïences des Boucheries anglaises, déchargent un faix d'or et d'ahan

et au rond-point de la Halle de bronze, haute de-

meure courroucée où pendent les poissons et qu'on entend chanter dans sa feuille de fer, un homme glabre en cotonnade jaune, un cri : je suis Dieu ! et d'autres: Il est fou !

et un autre envahi par le goût de sucre se met en marche vers le château d'eau avec trois billes de poison: rose, verte, indigo :

Pour moi j'ai retiré mes pieds.

XV

Enfance mon amour, j'ai bien aimé le soir aussi : c'est l'heure de sortir.

Nos bonnes sont entrées aux corolles des robes comme des mouches à miel... et collés aux persiennes, sous nos tresses glacées, nous avons

vu comme lisses, comme nues, elles élèvent à bout de bras l'anneau mou de la robe.

Nos mères vont descendre, parfumées avec l'herbe-à-Madame Lalie... Leurs cous sont beaux. Va devant et annonce : Ma mère est la plus belle ! — J'entends déjà

les toiles empesées

qui traînent par les chambres un doux bruit de tonnerre... Et la maison ! la maison ?... on en sort !

Le vieillard même m'envierait une paire de crécelles

et de bruire par les mains comme une liane à pois, la quilandine ou le mucune.

Ceux qui sont vieux dans le pays tirent une chaise sur la cour, boivent des punchs couleur de pus.

XVI

Ceux qui sont vieux dans le pays le plus tôt sont levés

à pousser le volet et regarder le ciel, la mer qui change de couleur

et les îles, disant : la journée sera belle si l'on en juge par cette aube.

Aussitôt c'est le jour ! et la tôle des toits s'allume dans la transe, et la rade est livrée au malaise, et le ciel à la verve, et je m'élance dans la veille !

La mer, entre les passes, est rouge de luxure ; son plaisir est matière à débattre, on l'a eu pour un lot de bracelets de cuivre.

Des enfants courent au rivage, portant leurs cils comme des ombrelles ; des chevaux courent au rivage ; et le nageur

a une jambe en eau tiède et l'autre dans un courant frais ; et les gomphrènes, les ramies

l'acalyphe à fleurs vertes et ces

piléas cespiteuses qui sont

la barbe des vieux murs

s'affolent sur les toits, au rebord des gouttières, car un vent, le plus frais de l'année, se lève, aux bassins d'îles qui bleuissent, et déferlant aux cayes plates, nos maisons, coule au sein du vieillard

par le hâvre de toile jusqu'au lieu plein de crin entre les deux mamelles :

et la journée est entamée, le monde
n'est pas si vieux que soudain il n'ait ri...

C'est alors que l'odeur du café remonte l'escalier.

XVII

“ Quand vous aurez fini de me coiffer, j’aurai fini de vous haïr.”

L’enfant veut qu’on le peigne sur le pas de la porte.

“ Ne tirez pas ainsi sur mes cheveux. C’est déjà bien assez qu’il faille qu’on me touche. Quand vous m’aurez coiffé, je vous aurai haïe.”

Cependant la sagesse du jour prend forme d’un bel arbre

et l’arbre balancé

qui perd une pincée d’oiseaux,

aux lagunes du ciel écaille un vert si beau qu’il n’y a de plus vert que la punaise d’eau.

“ Ne tirez pas si loin sur mes cheveux...”

XVIII

A présent laissez-moi je vais seul.

Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour traiter. Je me fais joie

du gros œil à facette : anguleux, imprévu, comme le fruit du cyprès.

Ou bien j'ai une alliance avec des pierres veinées-bleu : et vous me laissez également,

assis, dans l'amitié de mes genoux.

SAINTLÉGER LÉGER.

INGRES

“ C’est un auteur difficile, ” disait Maurice Denis. D’abord il semble froid. Tout dans ces toiles est si parfaitement défini. Ingres ne nous demande jamais de le deviner, de reprendre sa tâche, de la compléter avec notre regard ; il a tout achevé avant nous ; il ne confie rien à notre invention ; il nous laisse passifs. On dirait qu’il nous dédaigne un peu, que, parlant à des gens qui ne sont pas de son métier, il leur refuse le droit de collaborer, même pour une part infime, à son œuvre. Il y ajoute lui-même avec soin je ne sais quel vernis qui en interdit l’interprétation.

Aussi sommes-nous d’abord devant ses tableaux pleins d’un contentement glacé. Voici qui est juste et louable, mais à la façon d’une belle sentence rendue par un juge incorruptible. Cette couleur, jamais on ne la trouve défaillante. Elle est nette, elle est découpée avec exactitude par ses limites ; à chaque objet elle est départie avec propriété. Les reflets eux-mêmes et les transparences sont scrupuleusement établis. — Aucune vibration ; et non plus cette terne et dense profondeur

qu'inventa plus tard Cézanne. La peinture du *Bain Turc* est admirable ; mais on ne la voit pas, tant elle est terminée et la hardiesse de ces nus, l'un tout vert, l'autre tout orangé, se dissimule sous la perfection du détail. Même quand la couleur force l'attention, c'est par une sorte d'acidité immobile. Les tons tiennent la toile ; ils occupent, inflexibles, sa surface ; ils ne faiblissent nulle part, nulle part ne s'évanouissent ; ils restent.

Cependant, nous ne tardons pas à sentir que quelque chose en nous de plus profond s'est en silence à ces chefs-d'œuvre intéressé : le corps, la vie sensible ; un enchantement tout bas nous entraîne, une secrète et forte volupté ; un appel vraiment nous est adressé, nous ne sommes plus exclus, répudiés, mais au contraire demandés, emmenés, séduits. Car Ingres par son dessin est le plus sensuel des peintres. Sous cette couleur tranquille, il faut voir enfin les lignes délicieuses qui se dévident. On les suit avec tout son être, on les goûte jusqu'au fond de soi avec une aspiration suave. Elles ravissent jusqu'à faire perdre la pensée.

* * *

Le dessin d'Ingres a toute la vie que dans sa couleur nous n'apercevons pas ; il tient compte du mouvement des objets ; non pas qu'il le tra-

duise par des hésitations et de l'indéfini, mais il cherche à le remplacer. Il exprime la fluidité des choses en y substituant sa merveilleuse justesse décidée.

La peinture est un moyen d'empêcher les choses de bouger. — Tout être vivant rayonne ; il permet à sa forme de s'en aller de lui, elle se détache incessamment de lui comme un beau fantôme vite dissipé ; et par chacun de ses gestes il délie de doux cercles invisibles qui se propagent. Le trait d'Ingres recueille partout cette grâce émanée ; il l'arrête sitôt qu'elle quitte le corps, il lui laisse un peu de place, il attend son essor, puis tout de suite le contient, l'apaise. Partout il a prévenu l'onde ; il lui interdit de passer jusqu'à se défaire; à toutes celles qui viennent il impose son exquise limite ; il les captive et s'en augmente, il prend dans sa fixité leur mouvante vertu, il s'anime de leur évanouissement en lui.

C'est pourquoi ce trait est si simple ; toujours il se ramène à des droites et à des courbes. En effet il ne s'applique pas sur la forme, il ne la serre pas avec ignorance ; il la décrit au moment où, séparée un peu de l'objet, déjà elle en oublie les retraits et les saillies. Comme dans une rivière, autour d'un plongeon confus, les ondes à mesure qu'elles s'écartent se régularisent, de même le contour des choses, sitôt qu'il les quitte, retrouve les profils idéaux de la géométrie. Le dessin d'Ingres

est fait de quelques lignes parfaites. Autour du corps elles sont posées comme des arcs légers et de délicats cerceaux ; elles l'entourent ainsi qu'un bras; il est au milieu d'elles comme empêché parmi les cercles de sa grâce. Elles s'ouvrent tout auprès de lui, pareilles à l'amour quand il nous tient sans parler contre sa poitrine. Elles lui déconseillent, en le baisant de leur courbe, de s'avancer plus loin.

De la même façon s'expliquent ces déformations si hardies et pourtant invisibles. Il faut que le trait précède partout le mouvement afin de l'enfermer ; il faut qu'il aille tout de suite jusqu'au bout du geste pour l'arrêter. Rien ne saurait le contenir ; il dépasse doucement la mesure, mais c'est pour l'imposer. Le bras de Thétis se déroule sur la poitrine de Jupiter comme une immense tige qu'achève la haute fleur de la main ; il est aussi long dans l'espace qu'il le serait dans le temps. A toute expansion il faut que le trait satisfasse. Aussi est-il partout au plus loin ; avec une intelligence admirable il s'écarte, il se sépare un peu trop du centre, il feint de l'oublier, il le perd de vue ; mais c'est ainsi qu'il lui garde toute la forme attachée. Il se laisse emmener un peu, il dérive un instant ; mais il tourne soudain et le voici maître avec suavité du mouvement qu'il semblait suivre. A le considérer d'un œil critique on peut trouver le dessin souvent trop large ; la forme qu'il comprend ne saurait qu'avec peine le toucher

partout à la fois. Il omet de compenser par un rentrant la saillie du côté opposé ; le bras que dans le *Bain Turc* cette femme arrondit au-dessus de sa tête ne tire pas sa poitrine ni son ventre, ne les oblige pas à s'effacer et la tête renversée d'Angélique qui fait se gonfler son cou, cependant laisse sa gorge emmenée par le geste contraire de ses longs bras captifs. C'est que le trait veut envelopper toute la diverse effusion du corps, il accompagne de toutes parts la chair heureuse qui se répand, et pour la définir à la fois partout, il s'abandonne à une belle et sage contradiction. — Nous comprenons maintenant la raison de cette couleur exacte qui d'abord nous gênait. Elle est si unie, si achevée, qu'elle efface d'abord, puis, à un regard plus attentif, accuse l'écartement des lignes. Elle conduit de l'un à l'autre bord de la forme ; avec son modelé parfait et sans surprise elle rejoint doucement les extrémités trop distantes et montre en silence l'étendue de leur séparation ; elle mène les yeux sans les arrêter à tous les éloignements ; elle est à la place du mouvement apaisé et garde de lui je ne sais quelle faculté de liaison.

D'ailleurs les différentes parties du trait n'ont aucun besoin d'être rendues compatibles ; le trait ne les recueille pas tour à tour et ne se compose pas de leur addition. A dire le vrai il n'a pas de parties ; bien qu'il cède à la fois à des expansions

opposées, il est unique, il va seul et pur, il passe par tous les points et les justifie en les touchant. Il n'existe qu'entier, il est clos, il est à lui-même revenu, et tous les détours de son trajet il les tient à la fois en lui sans effort réunis. Sa présence est toute l'explication qu'il donne. — En effet ce n'est pas avec une lente patience et place par place qu'Ingres fixe le mouvement des corps et de l'objet qu'il peint ; mais avec une décision passionnée et par une élection sublime, il le remplace d'un seul coup. Tout de suite il aperçoit la forme qui tient lieu de toutes les autres ; elle est étrange, il est difficile d'en rendre compte. Mais qu'y faire ? Elle est juste. Il trouve du modèle, que son animation rend divers et composé, la soudaine, la délicieuse simplicité. Il la trouve au delà de ce qu'il voit, il la démêle en lui-même avec volupté. Et son trait chante son plaisir : il monte, il se déroule d'un seul jet, il empêche en se jouant tout autre d'être possible, il s'élance comme un doux cri parfait. Il est complet et radieux comme Vénus Anadyomène ; il est posé sur la mer et il se tient, respirant à peine, joyeux de se sentir nu et de partout tendrement égal au bonheur.

* * *

L'exquise gravité alanguie du portrait de Mme Panckoucke, cette grâce finie..., on dirait une source appuyée à tous les bords de sa vasque.

JACQUES RIVIÈRE

HAUTES ET BASSES CLASSES EN ITALIE

(*fragment*)

“ Hautes et Basses classes en Italie ” *est à la fois le plus singulier et le moins connu des ouvrages de* Walter Savage Landor, *le Prince des Prosateurs anglais. Ses biographes, John Forster et M. Sidney Colvin, n'en font qu'une brève mention, et C. G. Crump n'a pas cru devoir l'insérer dans son édition en dix volumes des Œuvres de W. S. Landor (Dent et Cie éditeurs). Cela tient sans doute à ce que* “ Hautes et Basses classes en Italie ” *ne fut jamais publié en volume, ni séparément, ni dans la collection éditée en* 1846 *par J. Forster. L'ouvrage parut dans les numéros mensuels d'une des nombreuses et éphémères revues que dirigea Leigh Hunt, le* “ Monthly Repository ”. *Les numéros de cette publication, devenus très rares, sont l'unique source que nous ayons de ce texte de Landor, et c'est une source bien impure : les erreurs typographiques abondent.* “ *Hautes et Basses classes* ” *figura au sommaire du* “ *Monthly Repository* ” *à partir du numéro d'août* 1837 *jusqu'au numéro d'avril* 1838, *le dernier de la revue, et dans lequel Leigh Hunt donna les soixante dernières pages de l'œuvre de Landor. Il avait, du reste, fait des coupures dans ce texte où il trouvait qu'il y avait un peu trop de* “ *vent du midi* ” *pour les lecteurs de sa revue.*

Landor habitait alors Bath. Il avait soixante-deux ans (il vécut encore trente ans), et avait passé vingt ans en Italie. Son œuvre capitale, " Les Conversations imaginaires " *était pratiquement achevée. Il est vraisemblable que* " *Hautes et Basses classes* " *fut écrit en partie à Florence avant* 1835, *et en partie en Angleterre après cette date. On se demande pourquoi Landor, qui, dès qu'il avait écrit dix pages courait chez l'imprimeur, ne fit pas publier en volume un ouvrage qui lui faisait tant honneur. On aurait tort de croire qu'il le iugeait inférieur à l'ensemble de son œuvre, ou d'un humour trop libre : une phrase de sa correspondance avec Leigh Hunt anéantit cette hypothèse.*

Quoi qu'il en soit, on peut regarder " *Hautes et Basses classes en Italie* " *comme un chef-d'œuvre. Landor y est tout entier, comme dans ses* " *Conversations imaginaires* ", *et il y est plus familier, plus copieusement fantaisiste, et non moins grand artiste. Comme ailleurs, ses chères opinions, qui ne sont que les préjugés de sa race, de sa caste et de son temps : chauvinisme, méconnaissance du catholicisme, anticléricalisme, haine des* " *tyrans* " *et mépris du peuple, tiennent ici, avec ses manies d'érudit, trop de place. Mais on y sent aussi l'esprit nourri des lettres antiques, et l'expérience clairvoyante de l'homme de soixante ans donnée comme matière-première à l'un des plus beaux génies d'écrivain que l'Angleterre a produits.*

Ce fragment de " *Hautes et Basses classes en Italie* " *forme un récit complet. Il représente la dixième partie de l'ouvrage entier. Je me suis basé, pour le texte, sur une copie exacte des numéros du* " *Monthly Repository* " *que je dois à l'obligeance de M. Stephen Wheeler, le savant landorien. Je lui en exprime ici ma vive gratitude.*

J'ai omis sciemment le dernier document où il est question de Serena Bruchi : il n'ajoute rien d'important au récit et n'est que le produit d'un des nombreux mouvements d'humeur de W. S. Landor contre l'Italie et les Italiens. On ne saurait le prendre à la lettre, venant d'un homme qui, après avoir volontairement porté les armes contre la France en 1809, *parlait sérieusement de se faire naturaliser Français. La meilleure preuve que Landor aima l'Italie, c'est qu'il y choisit son tombeau et y établit sa famille : on sait en effet que son petit-fils, M. A. Henry Savage Landor, le célèbre explorateur, est né à Florence, a fait ses études au Liceo Dante, et réside à Empoli.*

V. L.

M. Talboys à son père.

(*de Florence, le* ...... 1830)

Monsieur

Le célibat ne saurait être l'état d'un homme raisonnable, et il est rarement celui d'un homme heureux. La beauté attire tout le monde ; mais les travaux utiles et les pensées sérieuses nous cachent souvent l'objet lui-même. Cependant, lorsque la plus délicate beauté s'unit à une modestie incomparablement plus rare, peut-on, doit-on la mépriser ou lui résister ?

Oh ! mon père bien-aimé, oserai-je vous découvrir mon âme ? C'est en vain qu'à mon départ vous m'avez recommandé de ne pas permettre que mon cœur formât des liens à l'étranger. Certes, ce n'est pas de la désobéissance de ma part si ce cœur est pris de force, et rempli. La jeune fille est sans fortune, mais sa famille est honorable, et j'espère

me jeter avec elle dans vos bras, et implorer pour elle une part de cet amour dont vous fûtes toujours si prodigue à l'égard de

votre fils affectionné,
EDWARD TALBOYS.

Le Révérend WILLIAM TALBOYS à son fils.
(*d'Angleterre.*)

Edward, Edward !

Une lettre qui commence par des réflexions morales ne finit jamais bien. Tu as passé deux ans en Italie, et tu devrais en connaître un peu les habitants. Quel bien en pourrais-tu dire ? Les Italiens sont-ils francs, sincères, affectueux ? Les hommes sont-ils des maris aimants et fidèles ? Les femmes, des épouses vertueuses et modestes ? Si, à de rares exceptions près, elles ne le sont pas, est-il juste de penser que la Providence t'ait réservé une de ces rares exceptions ?

Mon fils, je n'ai consulté que moi quand je me suis marié, tu seras aussi seul juge, dans ton mariage. Par le mien, j'ai vu sortir de moi un Anglais, à ce qu'il me semblait, généreux, indépendant, magnanime. Je ne suis pas assez avancé en âge pour désespérer de revoir dans ses enfants ce qui fit l'orgueil de ma vie dans le mien. L'Europe, mon Edward, contient diverses races d'hommes, ornées de qualités diverses. Quelques-uns d'entre nous, Anglais, sont semblables aux Allemands, d'autres aux Scandinaves, et cela, peut-être, à cause de notre parenté ; d'autres encore ressemblent beaucoup aux Espagnols, avec lesquels nous avons quelque affinité, due à notre

origine gothique. Mais vis-tu jamais un Anglais qui eût l'air d'un Italien ? ou si oui, peux-tu dire que tu fis d'un tel homme ton ami ou ton confident ? Songe à cela, mon Edward, et tires-en pour toi la conclusion. Songe combien tu devrais hésiter à t'unir à une famille italienne par un lien éternel et sacré ? Je ne parle pas de la religion, la première chose peut-être dont j'aurais dû parler. Je me contente de te montrer le point de vue social : voudrais-tu faire partager tes secrets à des prêtres et à des moines ? Si non, voudrais-tu que ces intrus les partageassent avec ta femme ? Edward, sois le seul guide et le seul gardien de ta femme, le seul père de tes enfants, et sois certain que tu trouveras toujours un ami, même si tu n'es pas toujours disposé à prendre un conseiller en

ton affectionné,

William Talboys.

M. Edward Talboys à M. Henri Beaconley.

(*Florence...*)

Mon cher Beaconley

Mon sort est décidé. Par ce même courrier, j'ai demandé le consentement paternel à mon mariage.

Jamais on ne vit créature plus belle, plus remplie de modestie. Je la vis pour la première fois dans l'église del Carmine, où je vais de temps en temps passer une heure à contempler les fresques de Masaccio. Elle était agenouillée devant l'autel qui est placé entre ces deux grandes œuvres. Il m'est impossible de penser à elle ou de parler d'elle en prose, et je souffre de ce qu'elle ne puisse comprendre ce qui jaillit en vers de mon cœur.

Voici la première poésie (tu le sais,les premières émotions de l'amour ne sont qu'à demi sérieuses :)

A Serena Bruchi,

Qu'est-ce donc que l'abbé disait
Quand je te regardai, jeune fille ?
Quelle était son intention (ou la tienne ?)
Quand tu touchas par deux fois ton sein ?
Sur le moment, je crus que le signe de croix
Etait destiné à protéger ce sein de la perte
Du réséda ou du bouton de rose qu'il renfermait,
Ou de l'améthyste qui l'épinglait,
Ou de la dentelle de Bruxelles
Portée pour la première fois,
Et comme telle (de même que la chair)
Bombée plus qu'elle ne devait.
Ou, peut-être que le cœur, s'éveillant,
Cherchait, comme il arrive, à s'élancer.
Le mien, depuis lors jusqu'à cette heure,
Ni matin, ni jour, ni soir, n'a été délivré
Du mystérieux pouvoir de ton charme.
Ah ! dis-moi quand il le sera ?

TERESA LAURETTA BRUCHI à M. EDWARD TALBOYS.

Illustrissime Signor

Votre vénérée lettre fait un honneur infini à vos très humbles serviteurs, bien qu'en cette *faccenda* mon mari soit désireux de ne compter pour rien. On nous a déjà fait les propositions les plus belles pour votre bien-aimée Serena, notre fille préférée ; mais quelque chose semblait nous dire que nous devions attendre votre Illustre

Seigneurie. C'est pourquoi nous avons attendu, et sommes récompensés de notre obéissance envers les décrets de la Madone.

Votre Illustre Seigneurie a bien voulu manifester son intention de renoncer à la cérémonie de la dot. En réalité, notre famille n'est plus ce qu'elle était quand les Bruchi possédaient la moitié du Mugello. Ce n'est pas non plus que nous soyons très au-dessous de ce que nous étions, car le demi-frère de mon mari est le *fattore* [1] du comte Guidi, jadis Seigneur du Mugello, et qui y possède encore une fattoria qui vaut mille couronnes par an. C'est le comte Guidi qui la possède et non pas le fattore, mais cela revient à peu près au même. Néanmoins, là où il y a quatre enfants, il faudrait avoir une principauté pour pouvoir donner une dot.

Le Marchese Nomi degli Squarcialupi aurait bien pris la Serena avec huit cents couronnes. Nous venions d'en offrir sept cents lorsque la Providence intervint et rejeta la plume, prête à signer, dans l'encrier.

Je me glorifie de me dire, très Illustre Signor,

Son humble servante.

de chez moi,

TERESA L. BRUCHI.

SERENA BRUCHI à M. TALBOYS.

Signor Odoardo

Maman me dit que je peux répondre à votre lettre. Je ne sais qu'y répondre, Signor Odoardo. Vous me dites que vous m'aimez beaucoup : je donnerais le monde pour

[1] Régisseur (note de l'auteur.)

avoir la permission de vous dire que moi aussi je vous aime beaucoup. Mais je ne le dois pas, bien que maman me dise que je puis écrire ce qui me paraît convenable. Mais c'est justement une des choses qui ne sont pas convenables. Et il y en a un grand nombre d'autres, comme vous l'apprendrez quand vous vous les laisserez dire par le Canonico Rospone (le meilleur confesseur de Florence.)

Je suis toute honteuse ; mes joues brûlent ; je ne sais pas si c'est la pensée d'une de ces choses, ou la pensée que j'écris à vous, ou la pensée de quelque autre chose ; quoique pourtant je ne pensais pas du tout à autre chose, mon Signor Odoardo !

Maman dit que vous pouvez venir ; mais vous ne devez venir que quand elle est à la maison. Si vous venez en son absence, je serai obligée de m'enfermer dans ma chambre.

Je trouve que c'est très aimable à vous d'écrire des vers sur mon améthyste. Je vous envoie un petit bouquet de violettes avec une gaggia [1] au milieu ; toutes provenant de chez mon oncle, et apportées par Geppone.

Vous me demandez, dans vos jolis vers, quand votre cœur sera libre. Cela me fait peur. Comment ! n'est-il pas libre ? Je pensais qu'il l'était. Alors, vous ne devriez pas m'aimer. S'il n'est pas libre, je manque tellement d'expérience, que je ne peux vraiment pas dire quand il le sera ; car c'est maman qui regarde toujours dans l'almanach. Mais venez le lui demander, car je serais bien fâchée si c'était pour longtemps.

Je suis, Signor Odoardo,
Sa très humble Servante.
de chez Maman,
SERENA BRUCHI.

[1] Acacia farnesiana (cassie.)

Le Fattore Rapi à la Signora Teresa Lauretta Bruchi.

Signora

Cette bête, mon demi-frère, a fait encore une grande bêtise. Il vous a laissée disposer de la main, ainsi qu'il nomme cela, de la Serena. Je n'approuve pas cela, et je n'y consentirai pas. Car, si elle ne se marie pas dans une maison où il y ait de l'argent dans la commode, comment pourrai-je jamais ravoir les cent douze scudi que vous me devez ?

De plus, qu'avez-vous fait de vos sentiments maternels? Allez-vous marier cette enfant avec le Diable ? Si le sposo était chrétien, ce serait au moins quelque chose. Un voleur peut détrousser le monde à la porte même du Paradis, et y entrer quand même ; un assassin peut poignarder quelqu'un sous la croix, et embrasser la croix ensuite. Mais l'homme qui n'est pas chrétien, que fera-t-il ? Qui, des Saints ou des Saintes, l'écoutera ? Il faudra qu'il s'esquive sous les pincements et les coups de pied des justes, jusqu'à ce que le Diable le réclame pour sa part.

Certainement, cela ne regarde pas la Serena. Mais supposez qu'il l'ensorcelle ? Quoi ? Cela la regarde, il me semble.

Entendez-moi bien. Je veux que la gamine vienne ici, chez moi. Elle pourra coucher avec la vieille Domenica, qui ne dort que d'un œil quand il y a de la jeunesse dans la maison. J'ai envoyé Geppone et la charrette.

Faites-la monter dedans, et je lui trouverai bien mari et argent.

De moi, Fattore Rapi,
Giuseppe fils de feu Giuseppe ;
chez moi,
ce treizième d'octobre,
l'année de la Bienheureuse Incarnation, 1830.

SIGNORA TERESA LAURETTA BRUCHI.

A l'Illustre, le FATTORE RAPI, GIUSEPPE fils de feu GIUSEPPE, à ses mains révérées, au très honorable patron.

Très cher et très honoré beau-frère, très honorable patron, votre aimable lettre a rempli de joie nos cœurs. Geppone nous dit que vous allez très bien, ce qui les fait déborder.

Geppone a apporté à la Serena sept belles violettes et une gaggia, ce qui est très rare à cette saison, quoique nous ayons des roses. Je me demande si Geppone est bien honnête, car ces fleurs valent trois soldi au marché, et, comme les filles ne savent rien faire des fleurs sinon les mettre à leur corsage ou dans leurs cheveux, je me demande si vous lui avez donné la permission de les apporter. Aussi, je le surveille, car il est d'un naturel bon et aimant, sinon pire.

Nous vous enverrons notre Serena, quoique nous l'ayons déjà, en quelque sorte, donnée à l'Anglais. Mais l'Anglais n'a pas de quattrini. Son père, à ce qu'il dit, lui donne quatre cent cinquante couronnes par an, et il y aura une chapelle pour lui, paraît-il, lorsqu'il entrera dans les ordres. Mais il n'a que vingt-deux ans, et a

encore deux ans à attendre. Les prêtres anglais, vous le savez, peuvent se marier : ils ont la permission du Pape, parce qu'ils sont incontinents. En Angleterre, les messes sont bien payées. Le croiriez-vous ? dans ce pays, un prêtre, — non pas un évêque ou un canonico, mais un simple prêtre, peut se faire jusqu'à sept et huit cents couronnes par an, sans compter les cierges. Il aura tout cela, mais il dit qu'il ne veut pas demander à son père d'augmenter sa pension. Et du reste, lui et la Serena pourront vivre sans cela. Mais naturellement nous voudrions qu'il habitât chez nous. Ses quatre cent cinquante couronnes seraient une très acceptable addition à nos deux cent quatre-vingt-six. Alors nous pourrions tous vivre en bourgeois, et vous payer à jour fixe l'intérêt deux ans.

Voilà qui est sérieux. Nous en laissons la réflexion à vous et à la Madone, et la prions, etc...

M. Talboys à Serena Bruchi.

Serena, ma chère Serena

Ne m'aviez-vous pas envoyé un mot pour me dire que vous seriez de retour à Florence dans deux ou trois jours ? Et n'y a-t-il pas déjà une semaine que vous en êtes partie ? En voici l'anniversaire. Hélas, vous ne comprendrez pas cette expression. J'ai voulu dire la même chose que j'avais déjà dite à la ligne précédente. Mais nous autres amoureux ne savons que répéter sans cesse la même chose. Nous sommes des oiseaux en cage qui chantons et dormons sur le même bâton.

Je ne comprends pas pourquoi votre mère, ou votre oncle, me refuseraient la satisfaction de vous voir. Elle dit qu'il est bizarre et d'humeur méchante, qu'on lui doit beaucoup et qu'on peut lui devoir davantage. Assurément une telle espérance est mal fondée, car votre mère m'a dit qu'il a une fille mariée et des petits-enfants. Et, en supposant que votre famille lui eût des obligations, y a-t-il quelque chose en moi qui puisse l'offenser ou lui déplaire ? Elle m'a fait promettre de ne pas chercher à vous voir chez votre oncle. Je n'ai cédé que lorsqu'elle m'a dit : " Je vous en supplie, pour l'amour de notre Serena ! "

O Serena ! je vous ai donné mon cœur ; je vous donnerais mon bonheur aussi, sans le réclamer ni le regretter, s'il pouvait s'ajouter au vôtre. Mais, certes, il vaut mieux garder son cœur que le briser, et si nous prenons le bonheur d'un autre, nous ne saurions conserver le nôtre.

Mais, ma chère petite Serena ! nous pouvons jouer ensemble avec le bonheur comme les enfants jouent avec leurs mains, en les plaçant l'une sur l'autre alternativement, vite et sans interruption.

L'Odoardo de Serena.

Serena Bruchi à M. Talboys.

Très cher, très cher Odoardo

Ainsi, vous savez vraiment jouer ce jeu si amusant ? Mais n'est-il pas bien enfantin ! Sinforiano et moi nous y jouions, jusqu'à ce qu'il m'eût égratignée un jour, en disant qu'il avait le droit de m'égratigner, puisqu'il est mon unique frère.

Oh, comme nous nous amuserons l'hiver, si vous voulez ne jouer avec personne d'autre que moi.

Geppone va porter cette lettre ; et j'aurais voulu vous faire porter par lui une gaggia avec un baiser dessus ; mais il dit qu'il y risquerait sa place.

Je suis contente que vous m'appeliez " chère, " mais trouvez-vous vraiment que je sois " petite " ? Vous m'avez donc oubliée ? il s'en manque de deux doigts que je sois aussi haute que maman. Elle dit que je ne grandirai plus, quand je serai mariée. Pourquoi m'en empêcheriez-vous ? J'espère que vous ne direz pas à la bonne de tant me serrer, comme le fait maman : vous pourriez à peine passer votre main au fond de mon corset.

C'est demain l'anniversaire de ma naissance ; j'aurai quatorze ans. L'oncle Rapi aura beaucoup de monde à dîner : c'est-à-dire, deux autres fattori, et le plus riche marchand de soie de tout le Mercato Nuovo. Il les a invités de la façon la plus aimable, en leur disant qu'ils seraient les bienvenus, mais en les priant (les deux fattori) de ne pas amener leurs femmes, car une femme dans une maison, c'est tout juste une femme de trop. Il n'a pas dit cela pour leurs femmes, mais bien pour moi. Je crois que je le gêne, et je serais contente de rentrer à Florence après-demain.

Je n'ai rien à faire ici, et je suppose que vous n'avez rien à faire là-bas. Aussi, je crois que ce serait gentil si vous vouliez bien écrire d'autres vers ; je vous promets que je les lirai d'un bout à l'autre. Vous pouvez les composer soit sur le col en dentelle de Bruxelles, soit sur le canari. Mais, j'y pense, vous avez déjà écrit un petit morceau sur la dentelle de Bruxelles dans votre poésie sur l'améthyste.

M. Talboys à Serena.

Gratitude et obéissance à ma Douce Serena !

Dialogue entre un amoureux et un Canari.

L'Amoureux.

"Insolent petit favori gazouilleur,
Pourquoi triompher ainsi ? Oublies-tu
Que ce verrou de bois et ces barreaux de fil-de-fer
Nous disent assez ce que tu es ?"

Le Canari.

"Créature envieuse, moqueuse, monstrueuse,
Qui ne peux ni voler ni chanter !
Je ne voudrais pas, si je le pouvais, oublier
Que je suis un petit favori gazouilleur.
L'homme plein d'orgueil peut chasser de son esprit
Une amante, aimable, douce et bonne :
Les forêts les plus sauvages n'ont jamais été témoins
De tels usages chez l'oiseau plein de reconnaissance
Je voudrais que tu voies pendant un instant
Quel est mon heureux destin ;
Je me réjouirais si le ciel t'envoyait
Cette vision pour te punir.
Nul autre langage que celui de l'oiseau ne peut dire
Les transports de mon bec tremblant ;
Mon bec tremblant seul peut chanter
Les gloires de mon aile dorée.
Quoique je tremble en me tenant
Haut perché sur sa main protectrice,
Tandis que je me vois reflété
Dans deux sources d'un bleu céleste,

Et que ses doigts lissent mon aile en désordre,
Et que son sein m'invite à calmer ma frayeur ; —
Pourtant, si audacieux est mon caprice,
Que je lutte pour me rapprocher.
J'entends la palpitation de son sein,
Et pourtant je veux être plus près encore !
Je crie, mais que ma voix est faible !
Où fuit-elle, quand le cœur déborde ? —
Dis-moi, vain mortel, quand boiras-tu
La rosée parfumée de la rose vivante ?
Quand t'ébattras-tu dans ses cheveux ?
Et rêveras-tu de nids, et de nicher là ?
Alors tu pourras triompher, et oublier
L'insolent petit favori gazouilleur."

Le Révérend William Alder à M. Talboys.

Mon cher Talboys

Aussitôt votre lettre reçue, je me suis rendu chez votre père, qui m'accueillit avec sa bonté et sa cordialité habituelles. Il savait que vous aviez promis à votre vieux maître de lui confier tout projet qui pourrait concerner votre futur bonheur.

Il y a peu d'hommes, mon cher Talboys, qui sentent et pensent à la fois profondément. Vous êtes de ce petit nombre. Avec votre père, nous avons comparé les lettres que vous nous avez écrites dans la même circonstance.

A sa place, j'aurais désapprouvé votre attachement avec plus de force encore que son bon cœur ne lui a permis de le faire. Vraiment, je m'y serais opposé. C'est en vain que vous me dites que, si la beauté de la jeune fille vous a

d'abord attiré, ce fut surtout son innocence, sa simplicité, qui vous a rendu captif si loin de votre pays natal. Mon ami, mon ami, ces choses-là sont encore plus trompeuses que la beauté. Quand nous voyons la beauté, nous ne pouvons nous y tromper ; mais les hommes les meilleurs et les plus sages sont le plus souvent induits en erreur en ce qui concerne ces autres qualités. Il n'y a pas de tentative plus noble que de vouloir les arracher à la ruine : mais, quand elles sombrent, elles entraînent avec elles irréparablement leur faible et infortuné sauveteur.

Il est vrai que vos expressions sont plus remplies de sentiment que de passion ; mais hélas, chez les jeunes gens, le sentiment n'est que le parfum de la passion, et il s'évapore d'habitude le premier. Quel ne serait pas le bonheur de ce monde, si tout homme persistait dans cette haute pureté que la première influence de l'amour nous inspire ! Bref, si vous pouvez soustraire cette jeune fille aux mauvais exemples, si vous êtes sûr qu'elle n'en a pas encore été touchée, et si vous êtes également convaincu que votre bonheur est inséparable du sien, mon cœur et celui de votre père vous envoient, par delà les mers, cette bénédiction que j'avais espéré prononcer un jour, d'une manière plus solennelle, dans notre église paroissiale.

Votre toujours affectionné,
WILLIAM ALDER.

SERENA à M. TALBOYS.

Cher Odoardo

L'oncle Rapi est le meilleur des hommes. Il m'a permis de cueillir pour vous l'unique rose du jardin, celle qui était

derrière les ruches. Hélas ! je croyais que vous connaissiez l'endroit et tous ses coins ; car il me semble que vous êtes toujours près de moi. Qu'est-ce que je viens de dire ? Non, il n'est pas possible que je vous croie près de moi, puisque je me dis si souvent : Pourquoi Odoardo n'est-il pas ici ?

Je viens de passer un quart d'heure assise sans rien faire depuis que j'ai écrit le mot "ici." Il n'y a qu'un instant j'étais très sérieuse, et ne voyais qu'à peine le papier étalé devant moi ; mais vos jolis vers m'ont remise en gaîté, et m'ont fait sourire. Eh bien, mon Odoardo, est-ce que les canaris parlent, en Angleterre ? J'ai entendu dire que l'anglais est le langage des oiseaux ; nous avons un proverbe qui le dit, et quand vous parlez, j'en suis convaincue. Notre langage est loin d'être aussi doux, et pourtant le nôtre est très doux aussi, quand vous le parlez. Oh, quel plaisir que de vous entendre prononcer le mot *Serena* et ensuite *mia !* J'en sauterais sur vos genoux, si je n'avais pas peur de tomber....

J'aurais voulu que vous composiez les vers sur mon canari, et non sur celui qui est en Angleterre. Je voudrais savoir à qui il appartient ; je suis bien sûre qu'il est loin d'être aussi joli que le mien ; j'espère que vous ne le préférez pas au mien. Mais peut-être que je me trompe tout à fait au sujet de ce canari. Peut-être avez-vous donné ce joli tour aux quelques notes que vous avez entendues pendant que nous causions. Oh, que c'est drôle ! Ce que vous avez entendu, c'était le perroquet de la voisine, et lui ne sait que dire : "Padrona bella." Notre voisine ne l'aimait pas du tout, avant de lui avoir appris à prononcer des mots. Elle l'offrit à Maman pour une demi-couronne. Mais maintenant elle trouve qu'il est la créature la plus

belle et la plus spirituelle du monde, et affirme qu'aucun autre perroquet ne répète ces mots aussi bien que le sien.

Comme vous voyez, je n'ai qu'un petit bout de papier, et je l'ai plié en deux et croisé, et maintenant il faut que je le mette autour de la rose. Oh mon Dieu ! les pétales extérieurs tombent, et ceux de dessous sont plutôt verts que blancs. Je n'ose pas l'embrasser. J'ose tout juste mettre la pointe entre mes lèvres, doucement, doucement, en priant la Madone de garder la fleur entière pour vous.

la Serena d'Odoardo.
de chez l'Oncle Rapi.

M. Talboys à Serena.

Mille grâces pour la rose, ma Serena ! Il y a un poème, le plus charmant de toute l'Antiquité, dans lequel il est dit qu'un chien blanc (comme le nom d'Argos nous le donne à penser) vécut juste assez pour revoir son maîrre et pour le reconnaître après une absence de plus de vingt ans. Votre rose blanche a rempli son devoir avec une égale fidélité, et a péri après l'avoir rempli. J'ai eu beau détacher avec soin le papier, mes précautions furent vaines. Les pétales tombèrent l'un après l'autre, et le cœur lui-même se sépara de la tige. Rien n'en est perdu quand même : chaque feuille occupe une page de mon Pétrarque, aux passages les plus tendres du poète des amants.

Croyez-moi, c'est votre canari, et non pas un autre, que j'ai représenté donnant aux hommes une leçon. Il n'est pas moins fier de sa captivité que je ne le suis de la

mienne, quoiqu'il ait sur moi l'avantage de bien des faveurs qu'il me faut attendre.

Est-il possible, ma douce Serena, que vous n'ayez que quatorze ans ? Il y a un mois, votre maman me dit que vous en aviez quinze ; et, à coup sûr, elle sait calculer mieux que vous. Si mon jugement devait être guidé par votre simplicité et votre innocence, je pourrais vous croire au-dessous encore du plus jeune de ces âges ; mais, quand je considère vos belles formes, la pleine perfection de votre svelte personne, qui m'assure que vous ne grandirez plus guère ; et, surtout, quand mon cœur se rappelle les gages indubitables que lui donne le vôtre, j'incline à penser que votre mère sait mieux compter que vous.

Vous m'avez rendu assez heureux par votre choix, ma Serena, pour que je ne souhaite pas de hâter, par une aveugle précipitation, la venue du plus beau jour de ma vie. Vous voir et vous entendre, vous offrir les pauvres fruits de mon imparfaite expérience, et rafraîchir mon âme au contact de votre pureté, c'est là une joie qui dépasse le plus haut mérite. Et pourtant, dans ma confiance, je vous supplie d'aimer plus que jamais

ODOARDO.

SERENA À M. TALBOYS.

Allons, Odoardo, Odoardo, qu'avez-vous gagné à me demander si j'étais bien sûre d'avoir seulement quatorze ans ? L'oncle Rapi, à qui je l'ai demandé, m'a examinée d'un regard sévère, et a crié deux fois : “ Seulement ! seulement ! Per Bacco ! tu as treize ans, ni plus ni moins ! ”

Mais les fattori ont tant de comptes à tenir pour eux-mêmes qu'ils oublient vite ceux des autres, et en laissent facilement échapper quelque chose. Lors de mon dernier anniversaire, maman me dit que j'avais treize ans, et me rappela qu'il y avait cinq années pleines que j'allais à confesse. C'est exact, et cela tranche la question. En effet on n'apprend pas aux enfants avant leurs neuf ans ce que c'est que les péchés, ni la manière dont on les commet, sauf les mensonges et les vols, qu'ils apprennent plus tôt, et d'eux-mêmes. Ce sont là des péchés, ou presque, bien que les confesseurs nous disent qu'ils ne méritent pas de longues explications. Une fois, j'ai volé une aiguille à maman, parce que j'avais perdu la mienne ; et elle m'a battue pour cela. Ce n'était pas qu'elle fût en colère ; mais cela pouvait me servir de première confession, et le fouet m'en ferait souvenir. En conséquence, à la prochaine mauvaise action que je commis, je racontai un mensonge. J'avais arraché un géranium pour cacher dessous quelques noisettes. Le géranium se fana, et quand on retourna la terre, on découvrit les noisettes. Maman, pour me punir, me fit rester debout à côté d'elle pendant qu'elle les cassait et les mangeait jusqu'à la dernière. Et cela me servit de confession au carême suivant. Depuis, j'ai été souvent étonnée : on me posait des questions si singulières, et d'une voix si différente de celle dont on m'interrogeait quand j'étais petite... J'ai parlé du baiser ; j'ai parlé de la boucle de cheveux ; non que ce soient des péchés, mais parce que j'y pensais pendant ma prière à la Madone, que cela l'interrompit, et que je ne sus plus m'y retrouver.

Et maintenant, ne m'interrogez plus au sujet de mon âge ; car je vous ai donné quelques raisons, et vous m'en

avez donné quelques-unes vous-même, démontrant qu'il n'est pas possible que j'aie moins de quatorze ans. Quand vous avez eu quatorze ans, mon Odoardo, n'avez-vous pas été très fier et très heureux ? toutefois, si l'on ne vous retenait pas chez votre oncle.

SERENA.

SERENA à M. TALBOYS

Odoardo

Je me sens toute honteuse de vous écrire ceci ; et j'ai laissé sécher plusieurs fois ma plume, ce qui vous explique le gros double plein que j'ai mis à la lettre J. Mais je dois toujours faire ce que maman me dit. Elle m'a déjà ordonné, deux fois, de vous demander une chaîne d'or à porter autour du cou. Et maintenant, Odoardo, voilà mon devoir accompli. Mais, je vous en supplie, ne faites pas de dépense ! surtout pour une chaîne d'or, ou pour n'importe quelle chaîne destinée à moi. Je n'aime que les plus étroits rubans noirs, juste assez larges pour cacher cette belle boucle de cheveux sombres que j'y ai cousue. Odoardo, elle me chatouille tant, que souvent elle me réveille au milieu de la nuit ; car depuis quelques jours je porte le ruban au lit ; en effet, cela prévient les refroidissements et les rhumes, et à la campagne, dit-on, on en attrape facilement.

Mais, encore une fois, je vous supplie de ne pas acheter ce vezzo. Votre main fraîche et blanche est si douce sur mon cou ! Et une chaîne la gênerait tant ! En outre, je pense que vous pourriez acheter, pour le même prix, ou même pour moins d'argent, un lapin ; et nous jouerions

ensemble avec lui sur nos genoux. Nous prendrions chacun une de ses oreilles ; et nos petits-doigts pourraient se rencontrer encore, comme ils se sont rencontrés sur la tête de Fido, le onze octobre. Oh, Odoardo ! je crois que nos doigts deviennent insensibles, après que les amants les ont touchés. Depuis ce jour, je n'ai plus rien senti courir le long des miens, ni monter jusqu'à ma gorge et à mes tempes, en me faisant baisser les yeux sur mon sein. Cela me rendit si heureuse, que je commençais à croire que c'était un péché.

Je vous aime, mon Odoardo, je vous chéris tendrement ! Je vous aime plus que vous ne me l'aviez demandé, jusqu'au jour où vous m'avez priée de vous aimer plus que jamais. Montrez-moi comment je le puis, et je le ferai. Je suis fâchée et surprise de ne vous avoir pas écrit cela plus tôt ; j'ai été souvent sur le point de le faire, mais, ô mon Dieu ! j'ai souvent cessé d'écrire au moment même où je songeais à vous le dire.

Votre Serena à vous.

P. S. J'ai bien quatorze ans, Odoardo ; n'en doutez pas.

M. Stivers [1] à Lady C.....

Madame

J'ai appris que le nom de la petite jeune fille dont M. Talboys est si épris, et qui provoque tant la curiosité de Votre Seigneurie, est *Serena Bruchi*. Elle a maintenant quatorze ans, et depuis deux ans n'a pas été laissée à

[1] Factotum de M. Raikes, riche Anglais résidant à Florence. M. Edward Talboys est le secrétaire littéraire de M. Raikes. (N. trad.)

elle-même un seul instant : la servante est toujours à son côté. Son frère et ses sœurs, tous beaucoup plus jeunes qu'elle, vont seuls à l'église ; et je les y ai souvent vus occupés à jouer avec les chiens, ou à mettre des têtes de chardons dans les chapeaux des dévots, ou à lâcher des souris dans les jupes des vieilles dames. Mais Serena semble être d'une tout autre qualité et d'un rang plus élevé. On n'a jamais vu fille plus modeste. Elle ne craint pas de rencontrer le regard, ni même le sourire, d'un admirateur, et cela fait aussi peu d'impression sur elle que sur les évêques — en plâtre de Paris, — qui sont collés le long du mur du Duomo. Elle pense que cela ne s'adresse pas plus à elle que la musique ou le soleil, et si cela lui fait plaisir, c'est exactement comme pour les statues ; elle n'en laisse rien paraîtte.

Avec son calme, sa blancheur, son sang-froid, sa tranquillité, elle a l'air d'une belle petite Sainte de marbre, supportée à la tête et aux pieds par de jolis petits anges de marbre, mais n'ayant pas besoin de leur support, et ayant plus qu'eux l'air angélique.

Je suis, etc...

SERENA BRUCHI à M. TALBOYS.

Cher Signor Odoardo

Si vous ne pouvez pas me venir voir, vous pouvez certainement m'écrire. Mon anniversaire a été le plus triste que j'aie encore passé. Personne ne m'a embrassée, pas même l'Oncle Rapi. Maman aurait pu au moins nous envoyer les enfants, après dîner ; je les aurais tous embrassés plusieurs fois, car j'aurais été très heureuse.

J'aurais même embrassé ce mauvais garçon de Sinforiano, qui me dit qu'il ne m'aimera jamais, et qui nous mord et nous égratigne toutes, parce qu'il est notre frère unique, et peut-être aussi parce qu'il n'est ni grondé ni fouetté pour cela. Mais qui pourrait le fouetter ou le gronder : il est si joli ! Et pourtant maman me fouettait; bien que ce ne fût que pour donner un exemple aux autres, et pour me faire aimer de Dieu.

L'Oncle Rapi est très cruel. Il a dit au fattore Persicari et au fattore Scannicani, que, par la Madone du Paradis, il ne me nourrirait pas ; et que, s'il ne se présentait pas une homme ayant des quattrini pour m'épouser, il me ferait entrer au couvent. Comme mon cœur a bondi, quand il a dit ces choses ! Car, bien qu'il doute que vous m'épousiez, moi, je n'en doute pas. Signor Gaddi m'a encouragée, comme pour me dire : "Je le comprends et vous ?" Il m'a empêchée d'être chagrine jusqu'au soir. Mais je me suis couchée de bonne heure, afin de ne voir personne d'autre pendant que je pensais à vous.

Quand je pense à vous et qu'un homme s'approche de moi, il me semble qu'il nous sépare, et la Madone envoie des larmes dans mes yeux pour me le cacher. Cher, cher Signor Odoardo, maintenant je peux vous aimer ; maintenant je puis me dire

votre tendre sposa,
SERENA.

M. TALBOYS à SERENA BRUCHI.

Pardonnez-moi, douce Serena ! Je vois bien que vous n'avez pas reçu les vers que je vous ai envoyés la veille de

votre anniversaire, et cela me fait de la peine. Cela dut vous paraître si dur. Il me semble l'avoir été volontairement, tant votre généreux silence à ce sujet m'afflige. Je me souviens des quelques mots que je vous disais à cette occasion. Je crois que ce n'était que ceci :

Ma bien-aimée Serena, je vous envoie une petite croix de calcédoine (elle était pareille à celle que vous recevrez en même temps que cette lettre [1],) et lorsqu'on tourne l'anneau qui est à la partie supérieure, le globe s'ouvre ; mais le parfum s'exhale sans cela.

Comme toutes les fleurs se fanent à présent partout, l'odeur des roses vous rappellera l'été, et l'été l'église del Carmine. Supposez donc que l'âme de la plus douce, de celle que vous auriez choisie si vous l'aviez rencontrée, et qui vous eût choisie si son intelligence était égale à sa douceur, vous murmure ces paroles :

" Jadis l'orgueil de la Perse,
Aujourd'hui l'envie de l'Italie,
Le sein sur lequel je respire saura
Que je ne laisse ni épine ni tache après moi.
La forme, la couleur, la vie, disparaissent,
Mais mon âme demeure ici concentrée."

Je ne suis pas tout à fait heureux. Et cependant votre lettre aurait dû remplir mon cœur de satisfaction et de joie. Puisse la Madone n'envoyer jamais de larmes dans vos yeux, ma Serena ; et moins que jamais quand... ; non, non pas moins que jamais ; mais pas même les larmes dont vous parlez. Certes, vous pouvez vous dire la " tendre Sposa " de votre

Sposo Odoardo, à jamais aimant.

[1] Il ne semble pas que lettre et croix soient jamais parvenues à destination. (Note de l'auteur.)

M. Talboys à Serena Bruchi.

Chère Serena

Assurément vous n'allez pas demeurer plus longtemps à la campagne. Le temps devient humide ; les pluies commencent. Comment pouvez-vous employer votre temps, là-bas ? Vous n'avez ni votre ouvrage, ni vos sœurs, ni votre petit oiseau.... et peut-être y a-t-il un autre objet qu'il vous est indifférent de n'avoir pas. La personne qui vous a porté ma dernière lettre vous portera celle-ci et attendra votre réponse.

Ne cessez jamais, jamais, de m'aimer, Serena ! Car, si vous cessiez de m'aimer, vous seriez moins heureuse. L'amour, comme la plus précieuse des pierres précieuses, supporte toutes les violences sans se briser ; mais la faiblesse peut ce que ne peut pas la force, et, une fois fendue en deux, l'éternité ne lui suffirait pas pour se reformer.

M. Talboys à M. Beaconley.

Est-ce que je sors d'un rêve ? Est-ce que je rêve encore ?

Ce matin, à neuf heures, je reçois une lettre ouverte, et je découvre, à mon parfait étonnement, que c'est une convocation m'ordonnant de me rendre chez le commissaire de police.

A mon entrée, il me demande :

— Savez-vous, Monsieur, pourquoi vous comparaissez devant moi ?

— Non, Monsieur.

— Connaissez-vous, Monsieur, une famille du nom de Bruchi ?

— Quelque peu.

— Et pourtant, Monsieur, si peu que vous connaissiez cette famille, vous avez écrit des lettres à la fille aînée, et cela à l'insu des parents.

— Je le nie.

— Les lettres que voici ne sont-elles pas écrites de votre main ?

— En effet.

— Et cependant vous niez le fait ?

— Je ne nie pas avoir écrit, mais je nie l'avoir fait sans le consentement des parents.

— Monsieur, ils affirment qu'ils n'ont donné aucune espèce de consentement. Et l'oncle de la jeune fille, un homme riche, un fattore, a été obligé de la soustraire à vos tentatives de séduction.

— Cela est faux.

Je m'en vais. Et je frappais à la porte de mon logement, lorsqu'un homme s'approche et frappe aussi. Je me retourne : l'homme me fixe et dit :

— Je crois, Monsieur, que ceci est destiné à votre Seigneurie.

C'était l'ordre de quitter Florence dans une heure, et la Toscane dans trois jours.

Je vais chez Monsieur Raikes, où j'avais laissé quelques livres avant d'avoir songé à me marier, et je le trouve dans les escaliers, comme il descendait. Je lui apprends mon aventure. Il me dit :

— Excusez-moi, M. Talboys, j'ai laissé ma bourse chez moi.

Nous nous quittâmes, mais il m'assura que, bien qu'il m'eût dit " Adieu pour le moment," nous nous retrou-

verions, et il m'invita à dîner. Quand il revint, il mit dans ma main un billet me permettant de rester en Toscane jusqu'à nouvel ordre.

— Monsieur, lui dis-je, jamais je ne me plierai aux caprices de ces esclaves insolents et vénaux !

— La vénalité, dit-il, la vénalité, M. Talboys, qui en Angleterre serait considérée comme le crime le plus odieux, est ici la seule chose qui puisse rendre la vie supportable au plus honnête homme. Si ces hommes corrompus avaient un vice de moins, nous ne pourrions plus vivre parmi eux. Ne quittez pas un climat délicieux, des paysages charmants, et tout ce qu'il y a de plus exquis dans la nature et dans les arts simplement parce qu'il est au pouvoir d'hommes inférieurs de vous inquiéter. Des hommes supérieurs ne pourraient pas le faire : les qualités de leur cœur les en empêcheraient. Je vous ai entendu dire que vous étiez sportsman : eh bien, vous abstenez-vous de chasser parce qu'il y a des épines et des ronces ? de poursuivre le gibier parce qu'il y a de hautes barrières et des fossés profonds ? Ne trouve-t-on pas des serpents dans la plus verte prairie ? Et faudrait-il nous priver de notre fromage de Stilton parce que les souris l'ont pu grignoter ? Ne vous tourmentez pas, et S.... et O.... feront en sorte que vous ne soyez pas tourmenté."

Maintenant que je t'ai rapporté toute cette conversation, je retombe en moi-même. Que penser ? que faire ? Serena, si innocente, n'a jamais pu me trahir et ne pourra jamais m'abandonner. La duplicité de sa mère, la cruauté de son oncle, la nullité de son père, me sont trop bien connues. Et faut-il qu'elle vive parmi eux ? Cette pensée me torture. Je ne sais pas plus ce qu'ils font que ce qu'ils

pensent. Je n'ai pas de rival : ici, aucun homme ne se marie sans argent ; une fille ne refuse jamais un homme plus riche qu'elle, si ce n'est lorsqu'un homme plus riche que le premier se présente. Serena, qui sait peu calculer tout cela, fera toujours pencher la balance du côté de celui qu'elle aime.

Ah, Beaconley, tu ne peux pas me conseiller. Dans ces conjonctures, personne ne sait donner ou prendre des conseils.

Serena Bruchi à M. Talboys.

Odoardo

Vous ne m'avez jamais aimée : si vous m'aviez aimée, vous m'aimeriez encore. Car il est impossible d'aimer sans aimer pour toujours.

Pourquoi ne me l'avoir pas dit vous-même, Odoardo ! au lieu de le dire à maman et à mon oncle ? Que pensez-vous donc que je vous aurais dit ? Je ne me suis jamais mise en colère contre vous, ni contre personne. J'aurais été seulement chagrine, et cela ne vous aurait pas fait de peine. Et j'aurais été moins chagrine que je ne le suis maintenant ; car je suis à la fois chagrine de savoir que vous ne m'aimez plus, et de penser que vous avez agi si mal, quand vous m'avez dit que vous m'aimeriez toujours.

Mais, Odoardo, vous pensiez alors que vous m'aimeriez, n'est-ce pas ? Si vous pensiez ainsi, vous n'avez pas agi si affreusement mal, en vérité ; vous n'avez pas mal agi du tout ; et ainsi je suis moins malheureuse que j'aurais pu l'être.... et pourtant je ne crois pas que je pourrais l'être davantage. C'est cruel, de ne m'avoir pas écrit un seul

mot depuis dix-huit jours. Je n'aime pas le vieil homme par qui vous avez envoyé vos lettres : il demandait toujours à voir mon oncle, et pourtant je lui avais donné un étui à aiguilles et un morceau de toile cirée. Je préfère Geppone ; car, bien qu'il eût refusé de vous porter une fleur de la gaggia en échange de vingt baisers, il portera du moins cette lettre pour un seul baiser que je lui donnerai dimanche prochain.

Ce jour-là je dois être confirmée par l'évêque, qui finira toute la confirmation le Dimanche suivant, ou lui-même, bien par l'intermédiaire du Priore.

Il pleut tout le temps ; pas moyen de sortir. Je reste enfermée dans ma chambre à coucher, et je ne vois rien que la pluie dehors, et, sur les murs, ces trois saints en pantalons rouges et manteaux bleus, avec la barbe et le corps jaunes. Ayez pitié de SERENA !

M. TALBOYS à SERENA BRUCHI.

Ma chère Serena

Vous me rappelez à la vie, vous me rendez le désir de vivre. Croyez-moi, ma douce Serena, mon amour n'a jamais changé. Le ruisseau et le torrent peuvent grandir ou diminuer, mais l'océan garde toujours immuable l'immense domaine de ses eaux.

Donc, votre mère et votre oncle se sont joués de nous ; il faut que je le dise, et c'est la seule façon dont je puisse vous offenser. Je ne ferai pas visite à votre famille : je n'en pourrais faire qu'une seule. Il ont été assez polis pour ne pas me renvoyer ma dernière lettre ; et peut-être daigneront-ils même y répondre ?

Le bon Geppone achève de dîner. Il m'a donné la fleur de liseron que vous avez cueillie, et l'unique graine mûre de celle qui est fanée. En quelque endroit de la terre que je fixe ma demeure, ce liseron formera ma tonnelle. Peut-être n'est-il pas aussi beau que les violettes, votre premier présent... Quelles pensées étranges, extravagantes, folles, viennent m'assaillir ! Non, non, non ! Ce n'est pas votre dernier présent.

Il faut qu'il s'en aille, dit-il. Quoi, onze grands milles à faire ce soir ! Il faut qu'il s'en aille, oui, sinon la nuit le surprendra dans la montagne. Adieu !

Serena à M. Talboys.

Odoardo, Odoardo !

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce que c'est que la Confirmation ? je croyais que l'évêque m'avait suffisamment confirmée : je l'avais été autant que tous les autres, garçons et filles. Une autre jeune fille seulement et moi avions reçu l'ordre de nous présenter devant le Priore le dimanche suivant ; et c'était hier. Et le Priore, avec mon oncle et Signor Ferdinando Gaddi m'ont de nouveau accompagnée jusqu'à l'autel, et m'ont priée de recevoir l'autre sacrement.

Teresina del Rovere paraissait si heureuse et si gaie, ainsi que le jeune homme qui était près d'elle, que nous nous sommes tous pris les mains, comme pour danser. Je regardais plutôt dans leur direction que dans celle du Priore, et je répétai exactement ce qu'ils disaient.

Tout à coup, mon oncle s'aperçut que nous étions

mariés. Signor Ferdinando m'appela sa "carina sposina". Je lui ris au nez ; mais quand il osa demander à m'embrasser, je lui dis que, s'il le faisait, je vous le dirais. J'ai honte de penser à sa grossièreté. Le croiriez-vous ! j'étais à peine au lit qu'il a essayé d'ouvrir la porte de ma chambre. Mais, avant de monter, maman m'avait dit ce que j'avais à faire, et je le fis. L'oncle s'est aussi mal conduit que lui ; mais l'oncle n'est pas toujours sobre ; Signor Ferdinando l'est toujours, lui. L'oncle était le plus violent et le plus bruyant des deux. Ils vont être bien honteux, quand ils descendront déjeûner. Je vais les gronder.

Annina Sapina, qui emmène sa petite fille à l'hôpital, vous portera cette lettre. Je lui ai donné une crazia ;[1] je n'en avais qu'une seule. Si vous en avez une, donnez la lui, je vous en prie, car elle est pauvre et très bonne.

Je suis, cher Odoardo, mon vrai Sposo,
votre Serena pour toujours.

M. Edward Talboys au Révérend William Talboys.

Mon cher père

Que votre généreux cœur n'ait plus d'inquiétude à mon sujet. Il n'est plus question de mariage pour moi.

Connaissant bien votre délicatesse, je n'ai pas besoin de vous demander de ne jamais aborder ce sujet, et j'aurais voulu avoir le mérite de cesser d'y penser sur vos ordres. Et pourtant, l'objet de mon choix est innocent et vertueux ; le peu qu'elle pense est pensé noblement.

[1] Monnaie de Toscane valant sept centimes. (N. trad.)

Ses parents viennent de l'unir à un autre ; à quelqu'un qui, je l'espère, cultivera son esprit, respectera son innocence, et se montrera digne de son affection.

Croyez-moi, mon cher père,
votre fils toujours aimant,
Edward Talboys.

Le révérend William Talboys à M. Edward Tolboys.

Mon cher Edward

Ni les plus avisés et les plus prudents de nos amis, ni nous-mêmes, ne pouvons disposer les choses en vue de notre bonheur. Je n'aurais pas été d'un grand poids dans la tourmente des passions ; aussi ai-je renoncé à m'y plonger. Si même je viens de me risquer à te dire cela, c'est plutôt pour t'engager à te résigner à ta perte que pour censurer l'imprudence de ton choix. Il peut avoir été excellent sous plusieurs rapports ; mais les parents de la jeune fille, mon Edward, devaient-ils te paraître dignes de devenir nos alliés ? N'étaient-ils pas plutôt capables d'amener le chagrin et peut-être le déshonneur chez toi ? Et de ré-apparaître plus tard dans ta descendance ? Mon opinion, basée sur une observation attentive, est que les mauvais penchants se transmettent chez les hommes comme chez les chevaux. Je le constate chez les fermiers de notre paroisse ; je le vois chez les bourgeois que nous fréquentons. La discipline peut beaucoup, mais les chevaux n'ont pas toujours le mors dans la bouche, et les hommes non plus.

La mort même, pour qui réfléchit, est chose moins sérieuse que le mariage. On abat le vieil arbre afin de

faire de la place aux jeunes pousses. Quelques larmes tombent dans la terre entr'ouverte, et les bourgeons et les fleurs recouvrent bientôt la place. La mort n'est même pas un coup ; pas même une pulsation ; c'est un arrêt. Mais du mariage dépend le destin redoutable de générations sans nombre. Sur quelques-uns sont inscrits les mots : Santé, Génie, Honneur ; sur d'autres : Maladie, Vanité, Infamie. Edward, puisse la Providence ou te conduire vers ce premier destin, ou te ravir à lui.

Ah, puissé-je être maintenant plus que jamais

ton père aimant,

William Talboys.

Serena Gaddi à M. Talboys.

Cher Signor Odoardo

Voici trois mois que je suis mariée, et je me trouve la créature la plus heureuse du monde. La seule chose qui me manque est l'amitié de votre Seigneurie. Mon mari est l'homme le plus aimable de Florence et m'achète tout chez la meilleure modiste.

Je désire beaucoup que vous approuviez le choix que j'ai fait, — que maman a fait, dois-je dire. Je suis sûre que vous l'aimeriez, ou tout au moins que vous le supporteriez, si vous le connaissiez. Pour le moment je n'ose pas vous présenter à lui, de peur qu'il ne soit jaloux, comme on ne peut pas ne pas l'être, — moi la première,— d'une personne telle que vous.

Je ne peux vous voir que de neuf heures du matin à une heure moins le quart, et que de trois heures à neuf

heures moins le quart dans la soirée. Si vous venez, ne serait ce que quatre ou cinq fois par semaine, j'en serai enchantée. J'ai dit " fois, " mais c'est " jours " que j'entends ; car, vous le savez, dans ce pays chaque jour a un matin et un soir.

Je suis toujours,
Cher Signor Odoardo,
Votre très tendre et très dévouée
Serena Gaddi
née Bruchi.

M. Talboys à Serena Gaddi.

M'aimez-vous encore ? Si oui, continuez à être la créature la plus heureuse du monde, et que Serena Bruchi demeure la conseillère et l'amie inséparable de Serena Gaddi.

Tel est le meilleur avis, la meilleure preuve d'affection que puisse vous donner

Odoardo.

M. Edward Talboys au Révérend William Talboys.

Mon cher père

Il y a trop longtemps que je ne vous ai vu. Je commence à trop aimer l'Italie. Serais-je sûr de rester digne de vous, si je prolongeais mon séjour ?

Ne répondez pas à cette lettre : ce soir même je me mets en route. Adieu, adieu, belle Italie ! mais je vole dans les bras d'un père.

M. Stivers à Lady C...

Madame

On a changé mon maître ! Ce matin, arrive un ordre émané de quelque magistrat, enjoignant à mon maître de payer cent trente et une couronnes, prêtées à une personne à son service, un certain Signor Odoardo Talbossi. Il se trouva que c'était une réclamation, la plus absurde qu'on puisse imaginer, faite par un certain Signor Bruchi, de la fille duquel M. Talboys s'était toqué. Le demandeur m'ayant pas répondu à l'invitation de mon maître, je fus envoyé aussitôt chez sa fille, porteur d'un billet fort civil, la priant de dire si elle était au courant de cette affaire. Elle demanda qui attendait la réponse. Quant elle me vit, elle rougit, et demanda si mon maître pouvait la recevoir. Je lui dis :

— Oui, certainement, Signora. Je vais vous accompagner.

Elle déclina cette offre, mais elle me dit qu'elle serait chez nous dans une demi-heure. J'admirai son beau collier de perles, et il me sembla que les couleurs changeantes des perles empruntaient à ses joues leur mobilité.

J'allai plusieurs fois à la fenêtre, et je descendis deux fois dans la rue, par crainte qu'elle ne se fût trompée de porte. J'allais pour la dernière fois au portone, lorsque je l'y trouvai. Elle baissa la tête et demanda si mon maître était chez lui, et seul. Je lui dis :

— Oui, Signora. Depuis que nous avons perdu Signor Odoardo, nous n'avons pas eu d'autre compagnie que

celle du lieutenant Coghells, et il nous a quittés pour plusieurs jours.

J'essayai de la faire rougir encore ; cela lui allait si bien ! Mais elle s'y refusa.

Mon maître la reçut gravement et pompeusement.

Elle lui dit :

— Monsieur, vous ne pouvez pas, je le sais, trouver ma visite agréable : j'ai été cause que vous avez perdu un ami. Je n'appris sa détermination que plusieurs jours après son départ. Si je l'avais sue plus tôt, je l'aurais ramené.

— Vous, Madame ! dit mon maître. Et, dites-moi, qu'auriez-vous fait ensuite ?

— Ce qu'il aurait voulu, répondit-elle.

Mon maître se renversa dans son fauteuil et la dévisagea :

— Madame ! s'écria-t-il avec colère ; M. Talboys est un honnête homme. Il n'aurait rien attendu de vous.

— Je suis certaine, répondit-elle, qu'il m'aurait ordonné de retourner chez l'oncle Rapi. J'ai beaucoup songé à sa lettre ; et j'ai découvert ce qu'elle signifie. C'est là, là seulement que Serena Bruchi pourrait rester la conseillère et l'amie inséparable de Serena Gaddi !

Nous la pensâmes folle ; mais les yeux des fous sont fixes, et secs.

Elle tira plusieurs napoléons de son riticule, où elle les avait jetés, et demanda à mon maître s'il était bien vrai que ces quelques pièces, avec un peu de monnaie d'argent, valussent cent trente et une couronnes ? Mon maître les compta, et l'assura qu'ils faisaient bien cette somme. Elle dit :

— Je suis sûre qu'Odoardo n'a jamais rien dû à papa ;

car papa est très pauvre, quoique très honnête. Et c'est avec plaisir, oh, avec quel plaisir ! que je paie cet argent, afin que ni l'un ni l'autre ne soit tourmenté. Pour l'amour de Dieu, ne le dites ni à l'un ni à l'autre.... Ahi, mamma mia ! mamma mia ! Pourquoi m'a-t-elle persuadée que trois mois seulement après mon mariage je pourrais revoir Odoardo et l'aimer comme auparavant ?"

Sa gorge se gonfla. Je m'aperçus que le collier de perles n'y était plus.

Vous le voyez, ni Talboys ni moi ne sommes des saints.

WALTER SAVAGE LANDOR.

(*Traduction de Valery Larbaud*).

NOTES

VERS LES ROUTES ABSURDES, par *André Spire* (Mercure de France).

M. André Spire occupe aujourd'hui une place unique dans la poésie française. Les conditions de la société où il vit et, je puis bien le dire, de sa race, puisque lui-même s'en réclame et puise sans cesse dans la conscience de sa race son inspiration, la formation de son esprit et les besoins de son âme, tout semble l'avoir destiné à prendre position de combat en face du monde, à ne proférer aucun chant qui ne soit lourd d'active intention. Il est né pour l'imprécation et la moquerie ; et la " satire " qui dormait depuis les *Iambes*, et *les Chatiments*, à son appel s'est réveillée, lui prêtant une langue fraîche et des traits neufs. Or, celui qui parle aujourd'hui, ce n'est pas au nom d'un parti, mais d'un peuple ; d'un " peuple " où toutes les misères possibles du peuple se seraient donné rendez-vous.

Versets, plutôt que vers. Mais le verset biblique a trop de pompe, que manie superbement un Claudel. Le halètement des indignations, la danse piquée des ironies, vont le diviser en fragments plus courts, plus cinglants et plus oppressés. Il ne s'agit pas de chanter — mais de ponctuer l'invective; et la rime serait un jeu ici, où le plaisir sonore n'a que faire. Si parfois elle éclate, obsédante, " en ronron ", la plupart du temps elle manque. Le vers blanc, en cette occasion, non seulement s'explique, mais s'impose. Il faut une voix dure à celui qui châtie ; à celui qui s'adresse au peuple, un vers libre roturier, où tous les mots vont prendre place ! Il n'est pas de modernisme, d'américanisme, de grossièreté qui les disqualifie au

moment d'entrer dans la ronde. Ils danseront, ils bondiront, ils voleront. Ils ont un sens, cela suffit — et tant mieux s'ils choquent l'oreille.

Donc, cette fois, quittant ses livres, *Vers les Routes Absurdes* du monde le prophète s'est dirigé. Il rencontrera la nature ; il y puisera quelque apaisement....

> " Je suis venu ici avec mes chiens
> Mon fusil, mes filets, mes amorces, mes lignes
> Mais tu as étendu ton grand ciel bleu sur moi
> Paysage tranquille... "

Mais quoi ? il verra " venir les ingénieurs, et les ouvriers qui les suivent " ; il songera.... C'est en ne songeant plus, en faisant abstraction de toute pensée, qu'il pourra se plaire à la chasse, à la contemplation de l'eau qui coule, à la jouissance du moment : de là les poèmes charmants de la première partie, si délurés, si gratuits, si uniquement descriptifs et qui n'ont gardé du ton satirique que vivacité dépouillée..... Hélas ! dans ces vers, dans cette campagne, combien vite rentrera l'homme, occasion d'aimer, de haïr.

> Les chênes disent au vent :
> Loin d'ici, dans les villes
> Des enfants penchés sur des livres
> Pensent à nous, rèvent à vous.
>
> Dans une chambre s'use un homme
> Dont les yeux, les yeux magiques
> Sauraient seuls regarder nos lignes
> Et qui seul connait les mots sans modèles
> Dont nos racines ont soif.
>
> Nous, cernés par ces flots de moissons égales
> Nos têtes s'élèvent, s'étalent
> Pour des bêtas qui s'enlacent
> Disant toujours les mêmes choses,

Et pour des rustres qui supputent
Combien nos troncs feront de bûches.

Autant donc rentrer dans la ville ! et voici " les petites gens " et leur vie " toujours la même. "

De gros typos en blouse noire
Entre le bistro et la casse
Une bouteille à la main
Font la navette.

Les boueux, serviteurs-électeurs
Du bruit flasque de leurs poubelles
S'envoient sur l'asphalte mat
Des ordures et des injures.

Et le petit tapissier brun
Loustic, logique, raisonneur et malin
Qui, dans une toilette de lustrine,
Porte ses outils et ses clous,
En sifflotant s'en va, comme de coutume
Faire sans conscience, sa tâche d'aujourd'hui.

Voici " l'élite ", les étudiantes, les " dames " au cours de M. Bergson, les intellectuels des " petites revues ", les " jouisseurs ", les " chauffeurs ", tous les " viveurs " modernes, indifférents à l'inquiétude du prophète qui, à travers le monde. cherche Dieu. Car c'est l'excuse de cette amertume : un but lointain et décevant !

Je ne te nommerai pas
Il faudrait te donner ce nom actif
Usé par tant de bouches imbéciles.
Je ne crois pas en toi et tout mon corps te sent
Toi qui vibrais devant les pieds brulants de mon cheval
Dans le désert, près des murs de grès rose, calcinés comme un feu d'étape.

Et anxieux de Dieu auquel il ne peut croire, contre ses frères il en appelle aux " gros bons sens, âmes puériles, âmes grossières "

Vous qui avez des certitudes

pour la défense de la " grande déesse menacée " la Raison.

Où aspires-tu, tête brûlante !

C'est sa dernière question. Le drame s'est élevé au dessus de " la race " : drame du libre penseur, de l'intellectuel, notre drame, à cette différence près que le monde trouve grâce devant nous.

J'aime cette poésie ardente, qui ne craint pas de nous sembler improvisée, qui répète les rythmes, qui répète les mots, qui se plie à l'actualité de la vie. J'aime l'âme qui la soutient et la présence constante du poète. — Or, quand il abandonne ses victimes à elles-mêmes, une sorte de calme vide nous surprend ; il manque une voix dans la salle ; et nous avons la *grande Danse macabre* qui conclut le volume : un trop facile amusement ! Mais sur cette erreur, il vaut mieux se taire...

H. G.

* * *

DEUX LIVRES DE VOYAGE : LE LIVRE DE LA MÉDITERRANÉE par *Louis Bertrand* (Grasset) ; EN FLANANT DE MESSINE A CADIX par *Eugène Montfort* (Fayard)

Littérature descriptive ! quelle aura été ta fortune depuis le détestable exemple de l'inégalable Chateaubriand ! de quel poids mort auras-tu chargé nos bibliothèques, depuis un siècle que tout voyageur tient à s'affirmer romantique et tout romantique aussi voyageur. C'est chose assommante ou délicieuse qu'un récit de voyage. J'en signale deux aujourd'hui auxquels il nous est permis de nous plaire, bien qu'ils s'opposent l'un à l'autre de tous points.

A dire vrai, M. Louis Bertrand nous présente dans *Le Livre de la Méditerranée* des morceaux travaillés qui ne sont pas tous nés spontanément du pays qu'ils décrivent, qui n'ont pas tous en eux-mêmes leur raison d'être. De ses romans méditerranéens il a détaché les pages brillantes où se déployait le décor de fond sur lequel devaient évoluer des personnages: de ses livres de voyages, les aperçus les plus purement pittoresques et les moins didactiques. N'était l'*Enchantement de la Mer Morte* longue relation inédite d'un pélerinage singulier, nous n'admirerions ici que couleur, nuance, virtuosité verbale à la manière de Flaubert ; l'auteur serait absent du livre, aussi bien que ses créatures et nous étoufferions de soif dans la solitude brûlante d'un monde nu. Certes, voilà un noble don de peintre, mais réjouissons-nous de sentir que jamais il ne se suffit, que la valeur des romans, des récits de M. Louis Bertrand résidait moins dans l'éclat de la forme que dans leur structure profonde, et qu'un sens précieux de l'humanité se cachait sous cet éblouissement un peu dur. — Dans l'*Enchantement de la Mer Morte* l'auteur se donne tout entier. On y salue l'observation avisée, qui fit de son *Mirage oriental*, un livre non seulement plastique, mais important.

Même quand il voyage sans arrière pensée de litterature, de mise au point sociale ou esthétique, on sent néanmoins chez M. Bertrand une sorte de tension cérébrale qui aurait honte de se relâcher ; il domine le paysage. Ce qui fait le vrai prix de M. Montfort voyageur, c'est au contraire un abandon, un " allant ", une absence de " défensive " qui se communiquent à ses lecteurs et les entrainent à sa suite irrésistiblement. Nulle coquetterie de style, peu de souci de généralisation ! — quand il généralise, pour moi, je ne le suis plus guère ; mais le cas est exceptionnel. Une désinvolture juvénile qui lui est propre, renouvelle sans cesse son émotion, émotion à fleur de peau et sans doute peu profonde, mais bien à sa place ici et non dépourvue de lucidité. Je ne crois pas qu'on ait écrit sur *Naples* des pages plus vivantes, plus attachantes et, j'imagine, plus justes. L'abondance des détails ne lasse jamais ; tous étonnent l'esprit et la sensibilité, tous se rejoignent —et sans préméditation. Tels sont

d'ordre descriptif, tels d'ordre psychologique, mais ceux-ci même savoureux, sans ombre d'abstraction. M. Montfort possède, de toute évidence, un talent méditerranéen, et qui n'éclôt bien qu'au soleil. Que ne renouvelle-t-il notre roman d'aventures ?

— Je n'ai rien dit de la conclusion du livre; je la juge assez regrettable, encore que le tempérament de M. Montfort l'explique assez. Il y déplore la délatinisation de la France, qu'il appelle grossièreté. Ne prône-t-il pas ailleurs l'union féconde, des races latines ? Outre qu'on ne voit pas ce que la France y peut gagner, il importe de la distraire de ce dangereux et faux classement. Une *culture latine* pure, un idéal latin, me semblent aujourd'hui un aussi grand péril pour nous que la *kultur* germanique. Notre propre génie n'aura pas surmonté le génie latin pour se remettre à son école. Il y a une *culture française* à enrichir *de tout*, à sauvegarder *contre tous*. — Ne nous tournons pas trop vers la Méditerranée; elle n'a pour notre nature que trop d'attraits,nous ne possédons pas le fonds slavo-saxon de Nietzsche : nous serions trop vite gagnés.

H. G.

*
* *

AIMÉ PACHE, PEINTRE VAUDOIS, par *C. F. Ramuz.* (A. Fayard).

Je ne raconterai point la prodigieuse histoire de *Jean-Luc persécuté*. Non que le résumé complet n'en puisse tenir en douze ou quinze lignes, mais parce que — quinze ou quinze cents lignes, — nul compte-rendu ne donnerait une image suffisante de ce livre où chaque mot pèse. Loin de moi l'idée de le découvrir, deux ans après son apparition ! Mais je sais que plusieurs de nos meilleurs esprits aujourd'hui l'ignorent. Que, sur la foi de ce livre, — mais je me trompe peut-être ? on n'ait pas encore rangé M. Ramuz parmi les rénovateurs possibles du roman contemporain, n'est point fait pour nous étonner. Je trouverais, dans *Jean-Luc*, plus que des indications sur le roman lyrique, le seul possible comme *renouvellement*,

après le roman psychologique. N'est-ce pas dans la préface de *Chérie* qu'Edmond de Goncourt parle du roman, appelé sans doute à devenir simplement psychologique, sans autres faits que ceux de la réalité, c'est-à-dire souvent sans aucun incident, une histoire d'âmes ? Mais que furent les romans de Balzac et de Dickens, sinon des histoires d'âmes ? La définition d'Edmond de Goncourt me semblerait s'appliquer bien davantage au roman lyrique, tel que l'on commence à le pressentir, même à le réaliser. J'ai la certitude d'ailleurs que l'on n'en trouvera la formule complète et sèche, en deux ou trois lignes, que dans quelque dix ou vingt ans.

Mais — et n'est-ce point parce que je place très haut *Jean-Luc persécuté* ? — l'histoire d'Aimé Pache, *Peintre Vaudois*, m'a moins enthousiasmé. Défaite trop naïve, pourtant, et trop "cher confrère," pour être d'une suffisante loyauté, d'une absolue vérité. Non. Je ne serais pas éloigné de croire que M. Ramuz n'a si pleinement réussi son *Jean-Luc*, ne nous y a si bien donné la mesure de ses forces qu'à cause de la concordance, parfaite et continue, de son héros et de son pays, à lui-même. Ce pays, je devine qu'il lui est infiniment cher et qu'il en sait par cœur, je voudrais dire : par âme pour remplacer ces deux mots auxquels on finit par ne plus trouver de sens, — les différents aspects, de l'aube à minuit, de l'hiver à l'automne. Pour les fixer, les images définitives il les a trouvées tout de suite, et toujours, et en abondance, sans effort, — apparent, du moins. Ce Jean-Luc, qu'il l'ait pris à la réalité ou qu'il l'ait créé, — est si pitoyable, si douloureux, et si nouveau, que M. Ramuz n'a pas pu, pour le "composer," pour le faire vivre, emprunter à d'antérieures littératures documentaires. Tout ce livre est d'un seul jet. Il n'y a pas jusqu'au style qui ne soit, avec le reste, en harmonie parfaite, par sa gaucherie volontaire en beaucoup d'endroits. Avec *Aimé Pache*, M. Ramuz avait à vaincre d'autres difficultés, je veux dire : d'un ordre différent. Aimé Pache quitte le canton de Vaud pour venir à Paris. Et ni les quelques amis qu'il y coudoie, ni la jeune fille qui ne lui sert de modèle que pour devenir sa maîtresse, ne nous étonnent. Nous les avons rencontrés dans d'autres livres

dejà. Mais ne nous en alarmons point outre mesure. Les premiers chapitres sont gonflés d'une sève vigoureuse qui, dans le reste du livre, pousse encore, de ci, de là, ses jets. Et il faut lire les deux premières pages — entre d'autres, — du chapitre IX où Aimé Pache s'interroge et se répond :

— *Tu sais d'où tu viens. Et alors, parce que tu es venu d'un certain point de la terre, il y a pour toi des obligations. Parce que tu as derrière toi une race, tu as des obligations. Il y a une manière de dire qui doit être la tienne, parce qu'elle a été celle de ceux qui sont venus avant toi.*

Il cherchera à exprimer les ressemblances que ses ancêtres n'ont point vues, à parler la véritable langue qu'eux mêmes ont parlée, mais sans le savoir, à peindre comme ils ont peint sur les portes des granges, comme ils ont peint sur les vieux coffres. Et il finira par écrire sur son carnet de notes (c'est la dernière phrase du livre) :

Je vais de partout vers la ressemblance, c'est l'identité qui est Dieu.

Un des nôtres écrivait ici-même :

— *En art, il faut se défier de la montagne: mais elle permet la vallée ; dès qu'il échappe à la montagne et au goître, le Suisse est animé d'une manière d'humour très spéciale qui nous avait déjà donné Tœpffer, qui nous donne aujourd'hui Dumuv.*

Mais, enfin, voici quelqu'un qui vient de la montagne.

H. B.

*
* *

LA CONQUÊTE DU COURAGE de *Stephen Crane* traduit de l'anglais par *MM. Francis Vielé-Griffin* et *Henry D. Davray* (Mercure de France).

Un récit inventé, mais sans littérature. mais si scrupuleusement objectif qu'il peut en vérité donner le change et prendre place à côté des confessions les plus sincères, les plus directes, que la littérature de bataille ait enregistrées — celles d'un sergent Bourgogne, celles d'un Séménoff ! Telle est la révélation pathétique que nous devons aux traducteurs de la

Conquête du courage, MM. Vielé-Griffin et Davray. Stephen Crane, l'auteur, mort en 1900 à trente ans, n'a pas pu assister à la guerre de Sécession où il conduit son "jeune soldat" lâche et héroïque. Il semble cependant que son apport personnel dut être considérable et qu'il profita de ses expériences au cours de la guerre grèco-turque et de la révolution de Cuba, auxquelles il a été mêlé de près : il y aurait simplement transposition. — De fait son roman ne vaut point par l'éclat des descriptions tumultueuses ; comme le héros de *la Guerre et la Paix*, son héros n'a pu embrasser qu'un petit coin de la bataille. Tout l'intérêt du récit se concentre dans cet étroit espace et dans moins que cela, dans l'âme inquiète et solitaire qui attend la révélation la plus grave ; renferme-t-elle en soi le courage ou la lâcheté ? — Or, c'est d'abord le courage qui se montre, au premier choc : un baptême du feu étonnamment facile et spontané ! Comment une peur imprévue, imbécile, irrésistible se manifeste-t-elle ensuite, alors qu'il n'y avait qu'à continuer ? mystère de la nervosité et de l'endurance humaines. Et le jeune homme fuit. Il rentre, après une lamentable équipée, au bataillon où on le croyait mort. On fête son retour, nul ne soupçonne sa faiblesse. A la bataille prochaine il se conduira en héros, en fou. Pourquoi ? Il ne le sait pas davantage... — Quels sommes-nous ? ne nous connaîtrons-nous jamais ? Un tel récit de psychologie authentique mène très loin l'esprit. Nous n'aurons jamais trop de documents sur l'homme. Que ce livre inventé ait le poids, la valeur d'un document réel, voilà qui le place assez haut, même dans la littérature.

H. G.

*
* *

VISAGES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, par *André Beaunier* (Plon). — FIGURES LITTÉRAIRES par *Lucien Maury* (Perrin).

Ne méprisons pas nos critiques. Ne blâmons pas ceux d'entre eux qui s'avisent de réunir en volume leurs articles de

revue ou de journal. Sainte-Beuve n'agissait pas autrement et comme l'a montré excellemment M. Rémy de Gourmont, il a dressé ainsi la table presque infaillible des valeurs littéraires classiques sur laquelle nos admirations se reposent. Il faut des classeurs de "valeurs" et entre parenthèses, ce n'est pas une des moindres tâches de la *Nouvelle Revue Française*, que de tenter la mise au point impartialement objective de la production en cours..... Si elle y réussit, je n'ai pas à le dire. — Or, malheureusement, à part quelques notables exceptions, l'effort critique d'aujourd'hui se partage entre des universitaires guindés et des journalistes bâcleurs; de là, la juste défaveur du genre. Aussi, est-ce un plaisir singulier de rencontrer deux livres écrits au jour le jour, soit au hasard de l'actualité, soit périodiquement, sous forme de chronique et qui sont cependant des livres et sur lesquels on peut tabler. Je veux parler des *Visages d'hier et d'aujourd'hui* de M. André Beaunier et des *Figures littéraires* de M. Lucien Maury.

M. Beaunier qui ne craint pas de disperser presque quotidiennement son ironie dans les petites notes politiques du Figaro, et sait les rassembler dans des romans de fantaisie d'une saveur vraiment attique, n'oublie pas qu'il a débuté gravement par une suite d'études qui n'ont pas peu contribué à éclairer la question de la poésie symboliste. Quand l'occasion se présente à lui de résumer en une colonne l'œuvre ou la vie d'un homme d'importance, académicien, académisable, ou jeune novateur prématurément enlevé à l'art, il retrouve toute sa gravité de critique et les portraits qu'il trace ont de la fermeté et de la précision. Lisez plutôt le portrait de Moréas, celui de notre pauvre Ch. L. Philippe, ceux de Lemaitre, de Donnay, de Renard, de Fauré... Il ne juge pas suivant un dogme, suivant le dogme de son goût, mais parvient à le dominer au contraire ; il épouse les intentions de son auteur, et ne conclut qu'à sa plus ou moins grande réussite.

La même qualité d'équité et de sympathie, je la retrouve chez M. Lucien Maury, critique de la Revue Bleue, avec un peu moins de recul, et plus d'ardeur. Il faut dire que son objet est tout autre ; c'est de chaque livre nouveau qu'il écrit ;

il découvre à mesure les raisons toute fraîches de son admiration ou de son blâme ; il est encore plein de son étonnement premier. Mais il sait pourtant dominer sa réaction devant l'œuvre ; il ramène celle-ci à l'homme ; il tâche de cerner le domaine de l'écrivain tout entier. La forme d'article de revue lui laisse sans doute plus de marge ; mais il n'en profite pas pour se montrer diffus. A côté d'un excellent article sur la *Porte Etroite*, j'aimerais qu'on relut son étude vivante et juste sur le *Dickens* de Chesterton, celle sur Romain Rolland, et même son apologie de Tolstoï, discutable, mais généreuse.

H. G.

*
* *

POÈMES par *Pol Simonnet* (éd. du Divan).

Je ne sais si les vers de M. Pol Simonnet font penser davantage à quelque écho affaibli des plus calmes poèmes de M. Henri de Régnier, ou si ce n'est pas à ceux de Charles Guérin. Cette poésie n'est ni personnelle ni hardie, mais aimable, élégante, souvent charmante et toujours soignée. On en peut citer comme exemple cette pièce intitulée *Lilas :*

On savait que d'un coup, autour de la maison,
Ce serait leur suave et brusque floraison !
Chaque arbre depuis mars prenait un air de fête,
Tous les jours un peu plus arrondissant sa tête,
Et comme n'attendant qu'un geste ou qu'un signal.
Le moment était pur, délicieux, vernal ;
Le bourgeon vert pointait et craquait à la branche,
Quand la première en fleurs fut une grappe blanche,
Justement éclatée au plus vieux des lilas,
Où l'on ne l'espérait, ni ne la guettait pas.
Les enfants, par des cris joyeux l'ont saluée.
Qu'elle était tendre aussi, brillante de rosée,
Légère sur le ciel et balancée au vent,
Qui la prenait parfois dans un remous mouvant,
Si fort, que l'on craignait pour son thyrse encor grêle.

Puis les autres, bientôt fleurirent autour d'elle.
Les lilas, mauves, blancs, mêlèrent leurs couleurs,
Et tout l'air fut chargé d'une suave odeur.

J. S.

*
* *

LA VOLONTÉ DE MÉTAMORPHOSE par *M. Joseph Baruzi* (Bernard Grasset).

Le "bergsonisme" a tant d'attrait pour les poètes, que M. Baruzi, en qui je distingue un bel écrivain lyrique de la lignée de Barrès, en est devenu philosophe. Le vertige du subconscient, ne pouvait inspirer livre plus remarquable que *la Volonté de Métamorphose*, tant par son originalité substantielle que par la saveur de sa forme. On sent que la matière en a été longuement choisie et triée, triturée, digérée — réduite enfin à sa beauté essentielle, de sorte qu'elle n'eût plus qu'à s'exprimer pour nous convaincre. Chacune des trois parties de la thèse, marque une étape décisive dans la recherche des limites de l'être, entreprise par M. Baruzi ; chacune forme un tout, contient en germe la suivante, mais si secrètement que notre étonnement demeure entier devant la découverte et que voici satisfaits à la fois, notre besoin de logique et notre soif de fantaisie.

Suivrai-je M. Baruzi dans une si aventureuse démarche ? Comment résumerai-je en une page ce que les deux cents pages du livre ont du mal à contenir ? — Détresse de l'homme vieillissant qui assiste à la "décadence des songes" dont sa jeunesse s'est nourrie, dont se coloraient toutes ses pensées et toutes ses émotions ; le voilà en train de mourir de la mort de son être vrai, sa subconscience. Tel est le thème de la première partie. — Ah ! "se glisser jusqu'à la force étrange qui gît en nous, en sonder les refuges oscillants, l'opulence indéterminée, les promesses interdites", la ranimer ! Si uu expédient tel que l'opium permet ce miracle, pourquoi l'effort constant d'une "volonté de métamorphose" ne mènerait-il pas au même but ? — "une volonté de se créer et aussi

de créer un monde." C'est ce que M. Baruzi appelle "l'énergie plastique", centre et principe du monde et de l'individu. — Mais où la surprendre en action, cette "créatrice de formes"...? Dans l'idée pure? Point. Dans la plus personnelle, la plus originale, la plus irréductible manifestation de l'être, dans la "sensation" — la sensation "vive". Car "la sensation faible garde un caractère presque abstrait"; "c'est une sorte de chiffre à peine dessiné et que vite un autre chiffre efface." Mais voici qu'elle s'amplifie : quelle "polyphonie" ! quel "faste" ! "Pour expliquer ce faste, c'est trop peu de noter le réveil d'images et d'idées que nous possédions déjà et qui de notre passé accourent." "Nous ne sommes plus en face du même monde"; "elle nous avertit de l'univers". "Une sensation de l'univers est incluse dans toute sensation vive." Et donc, plus celle-ci sera "particulière", plus elle sera "générale", selon une sorte de paradoxe intérieur. Dans cette dualité vont se créer en même temps, ici l'individu et là le monde, et "l'énergie plastique" explique l'homme et l'univers. — Dès lors, le problème éternel de l'immortalité se pose indépendant de l'esprit et du corps : quelle durée, promettre à l'élément plastique? Hélas! nos regards replongent au gouffre, et nous devons douter encore... — Peut-être serions-nous les maîtres de notre survie, si nous savions cultiver en nous-mêmes cette appétit de sensations neuves, ce désir de métamorphose, en un mot cette "volonté de durer" qui se tient au centre de l'homme et ne devrait jamais fléchir?...

Excusez la sécheresse d'un schéma par trop rétréci. Il ne saurait donner aucune idée de l'ampleur, de l'abondance, de la complexité d'un livre, qui satisfait pourtant comme un poème, par une sorte d'achèvement rythmique, de perfection dans les mots. Célébrant la "sensation" M. Baruzi s'est gardé de dessécher jamais son style; il l'a tissu d'images et de cadences voluptueuses, pour que s'en propageât, l'accent à l'infini, en ondes concentriques. La doctrine même qu'il expose, le chant de son style en fait la preuve à chaque mot.

H. G.

* * *

EXPOSITION INGRES, (Galerie Georges Petit)

Si un tremblement de terre anéantissait l'œuvre de J. D. Ingres et que du seul *Maréchal de Berwick recevant du Roi Philippe V d'Espagne la Toison d'or* la partie inférieure de la toile seule fut sauvée, il en resterait assez encore pour classer le peintre à côté des plus grands.

Si un métier accompli, comme le fut celui de tous les maîtres, si un sentiment rare de la couleur, un dessin prestigieux et un goût exquis, relevé de quelque bizarrerie, comptent parmi les dons d'un grand peintre, M. Ingres mérite certainement ce nom.

Regardez le *Maréchal de Berwick*, regardez avec soin cet ouvrage daté de Rome, 1818. Rappelez-vous ce que l'on peignait à cette époque, l'atmosphère que les élèves de la Villa Médicis devaient respirer, et vous serez confondu : Les recherches d'harmonie les plus subtiles et les plus rares sont là, comme dans une miniature persane. Voici un "arrangement en rouge" comme aurait dit Whistler ; plus : une symphonie et combien richement, délicatement orchestrée, avec des échos inattendus d'un vermillion qui se répercute en un rose pâle, des correspondances savantes, des basses profondes que dominent des notes aiguës de tons purs. Je connais peu de tableaux qui surpassent celui-ci à le considérer attentivement, pour les *dons* qui s'y lisent.

L'œuvre de J. D. Ingres est d'une telle variété, que l'on en est, d'abord, assez déconcerté. On nous enseigne à ne le tenir que pour un dessinateur ; mais il est, tout autant, un *peintre*, un exécutant sans pareil, enivré, comme un Goya, de la joie de peindre. Une fois que vous vous serez avisé de cela, ce sera comme un voile qui tomberait et vous serez en présence d'un Artiste nouveau, qu'il vous semblera que vous n'ayez jamais compris auparavant.

Il fallait, du centre de la Galerie Georges Petit, porter le regard tour à tour sur chacun des panneaux, comparer la

Princesse de Broglie à *Mme Panckoucke*, à la *Vicomtesse de Tournon*, où à la *seconde* Mme *Ingres* (vers 1860) ; passer du *Bartolini* (supérieur à un Bronzino et l'égal presque d'un Titien, avec la matière des meilleurs Courbet) à celui de *M. Devillers*, 1811. Ce fonctionnaire pâle, rébarbatif, verdâtre, sous l'uniforme noir et argenté, a la saveur, l'étrangeté, l'accord mystérieux d'un Goya : est-ce le même œil qui l'a vu ?

J'avoue que je n'avais pas étudié jadis comme en cette mémorable exposition, le portrait de *Mme Ingres née Delphine Ramel*, (de la 79e année de M. Ingres); ni celui de *Mme Frédéric Reisit* (1846) avec des boucles anglaises tombant de chaque côté du visage, sur la poitrine emprisonnée dans un corsage de soie écossaise ; ces toiles m'avaient repoussé parce que je n'avais pas su les regarder. La robe bleue de la *Princesse de Broglie* m'avait mis en fuite. M. Ingres est un auteur difficile et il sied de le fréquenter longuement, sans préjugés (mais qui en est libéré ?) avant d'être touché de la Grâce. Il ne saurait s'emparer dès l'abord, que des corrompus ou des Sages.

En revenant d'Italie, à mon entrée dans la Galerie Petit, je me sentais inquiet et gêné : mais après plusieurs visites la vérité m'a subitement éclairé et désormais je ne pourrai plus voir ces tableaux, si ce n'est comme des *morceaux* de peinture, de couleur subtile et très rare que je placerais à côté de Ver Meer — dont Ingres a, parfois jusqu'à l'atmosphère l'unité et le métier.

Le fond et le fauteuil, meuble assez laid, dans le magnifique portrait du *Comte Molé* ; la robe bleue et la nature-morte jaune paille et bouton d'or, dans celui de la *Princesse de Broglie ;* aucun exécutant hollandais, Terburg ou Ver Meer, n'ont réalisé de plus parfaits morceaux. Quant à la fantaisie du coloriste et à son goût infaillible, elle me fait penser décidément à Goya pour les portraits et à nos plus chers florentins, aux orientaux même, dans *l'Odalisque à l'esclave* et le *Bain turc*, les deux perles de l'exposition

J. E. Blanche.

REVUES

Le *Mercure de France* publie une série de lettres inédites d'Ingres. C'est une correspondance familière où l'on peut retrouver la figure du peintre, mais où l'on ne saurait la découvrir si on ne la connaît déjà. Aucun renseignement sur son art même. Plus intéressante est une lettre adressée à Ingres par son ami Varcollier, car elle indique bien la situation qu'occupait, parmi ses contemporains, l'auteur de l'*Apothéose d'Homère.*

“ Vous vous étonnez, mon ami, et vous vous plaignez tout ensemble, d'être revendiqué par deux écoles, ou plutôt par deux sectes que vous détestez presque à l'égal l'une de l'autre; je veux dire l'école classique ou ennuyeuse, fondée par un homme de beaucoup de talent, M. David, et l'école romantique représentée par M. Delacroix qui n'est encore qu'un homme d'esprit. Je comprends vos doléances et j'y compatis, car vous êtes assurément l'artiste de nos jours le plus étranger à l'une comme à l'autre de ces deux coteries et par vos travaux et par vos doctrines et par votre caractère... En un mot, vous êtes une espèce d'épée à deux tranchants qui blesse à droite comme à gauche et dont tout le monde s'empare... Non que chacune de ces deux sectes vous adoptât si elle était véritablement triomphante, mais chacune d'elle vous prône pour les qualités qui manquent à ses adversaires, prenant pour une ressemblance avec vous ce qu'elle a de dissemblable avec eux.”

Dans le même numéro, des poèmes d'André Salmon, funambulesques et mélancoliques. C'est une sorte de carnaval triste où ce poète a bien raison de ne pas craindre une atmosphère et des thèmes désuets, puisqu'il sait leur redonner de la vie par son expérience et son émotion personnelles. D'ailleurs les lucides *Salons* que ces temps derniers, André Salmon publia dans *Paris-Journal* prouvent assez ce qu'il dissimule d'intelligence et de conscience sous les caprices un peu tristes et la nonchalance attendrie de sa poésie. 8

*
* *

M. Suarès achève dans la *Grande Revue* son *Grand Dostoïewski.* Dans le n° du 25 avril, extrayons d'un article inégal sur Pétrone ces lignes spécieuses et justes :

" L'élégance et le doute purifient les turpitudes de l'action. Il n'y a de vice qu'autant qu'on y croit. Pétrone serait donc invulnérable, s'il ne croyait au style. Lui qui se prête à tout, et ne se donne à rien, il s'est donné pourtant au beau style, dans la vie comme dans les livres. Que ce soit la ligne pure, la simplicité parfaite, ou la couleur la plus rare, la beauté du style se fait sentir à l'ivresse royale qu'elle cause, où l'homme jouit pleinement du monde et de soi. Cette beauté dégoûte de toute laideur celui qui l'a connue. Les capucins du Portique n'ont pas prévu une telle vertu, qui se passe même de disciples. "

*
* *

Au dernier numéro de l'*Occident* M. Mithouard, dans un article d'un grand sens, parle de la *Revanche de Boileau.* Citons:

" Mais s'agit-il (la question a été posée) de décider s'il est souhaitable que l'influenee de Boileau s'étende sur la poésie contemporaine ? Voire, ce serait pécher contre nature, ce serait méconnaître la splendide impénétrabilité de ces beaux intervalles qui séparent les hommes des âges différents. Ils connaissent dans quelque mesure ceux qui les ont précédés. Ils n'ont pas d'yeux pour apercevoir ceux qui les suivront et ils ne les jugent. Boileau ne nous regarde pas. C'est la mystérieuse grandeur des jours. Il offrent des tableaux successifs qu'on ne contemple jamais que du côté du lendemain..."

Et plus loin, à propos du lyrisme contemporain :

" Je pense depuis longtemps que les défauts les plus modernes de notre poésie sont d'avoir tout sacrifié à l'effet musical ou coloré des mots, d'avoir haussé le ton pour dire des choses très simples...— surtout d'avoir oublié que les mots, les si

beaux mots de la langue française sont beaux d'avoir un sens et sont encore plus beaux par la densité de leur sens, et par sa liaison avec d'autres sens, et par la syntaxe qui les régit et par les architectures de la pensée à laquelle ils participent. Il y a là aussi de la matière poétique qu'on néglige. Une page de Claudel doit sa puissance à la plénitude de leur signification. Je pense encore qu'il est d'autres modes que le mode lyrique. L'absurde drame en vers a si longtemps encombré le théâtre qu'il en a chassé la poésie tragique. La poésie gnomique qui s'accommoderait encore de la forme parnassienne, la poésie didactique dont les rythmes libres écartent désormais la monotonie restent à tenter. Mais si une inclination nouvelle nous conduit à écrire des poèmes d'un autre ton, ce ne peut être que dans le contact avec les dernières formules accomplies, ce ne doit être qu'en tenant compte de notre plus récente culture, ce ne sera que selon notre propre nuance. Pour Dieu, ne mêlons pas Boileau spécialement à cette affaire. Nous ne lui revaudrions que de nouvelles injustices."

On ne saurait mieux dire ; et il nous faudra le répéter.

Une amusante défense de Willy par Francis de Miomandre contre " une époque extrêmement grave et triste, et qui prend tout au sérieux, et qui ne s'amuse qu'avec une sorte de remords..." qui " veut des œuvres lourdes" (je ne dis pas profondes), et " admire ceux qui l'ennuient " complète heureusement ce numéro où l'on peut lire encore un juste hommage de M. Tancrède de Visan au nouvel académicien Henri de Régnier.

*
* *

Dans *Vers et Prose* (N° de janvier à mars) une nouvelle suite de *Ballades Françaises*, parmi les plus émues qu'ait écrites Paul Fort. Quelque chose de l'âme de Villon semble revivre dans ces strophes :

Aujourd'hui j'ai peur du passé,
Des mirages du paysage,

De mon ombre couleur d'orage
Et de mes anciennes pensées.

Courant après le courlis gris,
Un jour je glissai sous l'étang,
Et j'ai rêvé trois mois au lit
D'un ciel où me berçait Maman.

Un autre jour saint et joyeux...
Pourquoi ce souvenir, mon Dieu !
Me fait-il si mal ? Je ne sais.
Je crois que j'ai peur du passé.

De ce même N°, citons en entier une des lettres de Rimbaud, au cours d'un intéressant article de M. Izambard qui fut le professeur de rhétorique à Charleville de l'auteur des *Illuminations*. Rimbaud possédé du désir d'aventure avait fui le collège, la maison paternelle et s'était arrêté à Paris. Il revient de Mazas ; sur les conseils de M. Izambard il rentre chez sa mère à Charleville, mais dans quel état de contraction ! La lettre suivante en témoigne, qu'il adressait peu après à son professeur :

Charleville, le 2 novembre 1870

Monsieur,

— A vous seul ceci —

Je suis rentré à Charleville un jour après vous avoir quitté. Ma mère m'a reçu et je suis là... tout à fait oisif. Ma mère ne me mettrait en pension qu'en janvier 71.

Eh bien ! j'ai tenu ma promesse.

Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre, et... un tas de choses que " ça fait pitié, " n'est-ce pas ? — Je devais repartir aujourd'hui même ; je le pouvais ; j'étais vêtu de neuf, j'aurais vendu ma montre et vive la liberté ! — Donc je suis resté ! je

suis resté ! — et je voudrai repartir encore bien des fois. — Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons ! — Mais je resterai, je resterai. Je n'ai pas promis cela, mais je le ferai pour mériter votre affection. Vous me l'avez dit. Je la mériterai.

La reconnaissance que je vous ai, je ne saurais pas vous l'exprimer aujourd'hui plus que l'autre jour. Je vous la prouverai. Il s'agirait de faire quelque chose pour vous, que je mourrais pour le faire — je vous en donne ma parole. — J'ai encore un tas de choses à dire...

Ce " sans-cœur " de

A. RIMBAUD.

* * *

"Est-il vrai, que vous puissiez penser qu'un Juif, dont les grand-pères, depuis plus longtemps et plus souvent que les vôtres, et avec plus de ferveur, ont chanté vos psaumes qui sont les nôtres, ne peut comprendre votre Pascal dont le Dieu est notre Dieu : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ?"

Ainsi M. Spire prend violemment à parti M. Barrès dans la péroraison d'un bel article, très nourri de citations, consacré aux *Fantaisies Italiennes* d'Israël Zangwill et publié par *la Phalange*. Que ce soit pour nous l'occasion de marquer notre irrésistible gêne devant l'état d'esprit qui conduit un Barrès à " naturaliser " Pascal, — ou même à suspecter, ce qui nous semble pire encore, la qualité de " pur français " du plus français des écrivains, Montaigne, pour cause d'ascendance sémite. [1]

Le même numéro (20 Avril) se signale par sa publication d'un souple dialogue tragique d'Edouard Ducoté : *la Mort de*

[1] " Le mépris évident que professe Montaigne des mœurs chrétiennes, son infatuation de nihilisme, son acharnement contre toute forme de l'héroïsme, son manque de *verecundia*... tout cela trahit un étranger qui n'a pas nos préjugés. " (Le Greco, p. 68).

Diomède, par une étude de M. J. Florence sur la *Métaphysique de Gabriel Tarde* enfin par une charmante page sur Vuillard, particulièrement caractéristique de la manière vivante et souple dont M. Léon Werth conçoit la critique d'art. Il nous plaît d'en détacher ces quelques phrases :

" Un entomologiste fixe une libellule dans une boîte à couvercle de verre. Il dénombrera ses organes. Mais s'il me plaît de regarder la libellule au-dessus de l'étang, quand son vol semble dans l'espace le reflet bleu d'un sillage dans l'eau...

Des peintres établissent entre les objets des rapports qui semblent permanents. Ils les affirment avec rudesse. Ils sont autoritaires et nous asservissent à leur déduction. D'autres peignent leur sentiment ou leur instinct avec tant de tendresse et d'abondance que nous aimons leurs tableaux comme on aime les enfants d'un ami.

Mais Vuillard établit entre les aspects du monde des parentés délicates, découvre des affinités qu'ils ne se connaissaient pas. Cette table, ce tapis, ces livres, ce fauteuil d'osier, cette femme et cet enfant vous les aviez vus déjà entre les murs de cette chambre. Mais vous se saviez pas combien sont innombrables et cachés leurs liens d'intimité. Vous ne saviez pas l'instant où la présence des choses est égale à la présence des êtres, l'instant où les couleurs et lueurs du monde sont pacifiquement rassemblées, ainsi que dans une maison de campagne les grands parents, les parents et les enfants attendent en silence le repas du soir.

Vuillard ne prétend pas nous révéler pesanteur ou densité, crispation des contours ou gonflement des volumes. Des gens disent que sa peinture est superficielle, parce qu'elle est soucieuse des aspects. Précisément, il nous révèle le flottement du monde sur ses plus précieuses apparences et comment nos émotions sont liées à ces apparences."

* * *

On a plaisir à lire dans l'*Indépendance* un juste article de M. Paul Jamot, *Les Théories et les Œuvres*. On ne saurait avec

plus de bon sens reléguer à leur place les querelles d'école. Non que l'auteur les considère comme stériles, mais il est sait qu'elles n'ont qu'un intérêt éphémère ; seules les œuvres durent. " Il y a vingt-cinq ans, les historiens les plus perspicaces signalaient, parmi les causes intellectuelles de la Révolution française, l'influence du cartésianisme et de l'esprit classique. De nos jours quand ou n'aime ni la Révolution ni le romantisme, on se persuade volontiers, pour les mieux condamner ensemble, qu'ils sont deux formes de la même tendance." Le plus souvent, dit encore M. Paul Jamot, une théorie est inventée par des commentateurs pour expliquer logiquement l'œuvre du génie. C'est la codification d'un tempérament personnel, c'est-à-dire de ce qui est le moins susceptible d'être transformé en loi générale." Et il conclut : A qui en ont maintenant les ennemis du romantisme ? Contre quel fantôme s'acharnent-ils, ou plutôt contre quel tombeau décoré de justes offrandes ?... L'arbre d'Apollon ne meurt pas et offre à tous les siècles des feuillages toujours verts.Quiconque mérite des couronnes n'a qui faire de dépouiller le front des héros."

Mais pourquoi cette même revue nous invite-t-elle à nous joindre à *l'Œuvre de Défense Française* qui a pour but l'abrogation de la loi de 1889 sur la naturalisation. Singulière ligue ! Tandis que les pangermanistes nomment Allemagne la moitié de la Suisse et de la Belgique, l'Autriche, le Luxembourg, la Hollande, notre nationalisme irait séparer de nous par un rempart l'Alsace, la Suisse française, les provinces wallones! Espérons du moins que cette association ne comprend pas de célibataires et qu'il est interdit d'en faire partie si l'on n'a pas fondé famille de quatre ou cinq enfants, Avec quel plaisir on lit au contraire la page de Prévost-Paradol que cite M. d'Haussonville dans la *Revue Hebdomadaire :*

" Il n'y a pas deux façons de concevoir les destinées futures de la France. Ou bien nous resterons ce que nous sommes, nous consumant sur place dans une agition intermittente et impuissante, au milieu de la rapide transformation des pays qui nous entourent, et nous tomberons dans une honteuse insignifiance sur ce globe occupé par la postérité de nos

anciens rivaux. Ou bien de quatre-vingts à cent millions de Français, fortement établis sur les deux rives de la Méditerranée, au cœur de l'ancien continent, maintiendront à travers le temps le nom, la langue et la légitime prospérité de la France."

* * *

M. Emile Bernard (*Revue critique des idées et des livres*) nous parle de deux théoriciens de la peinture : Algarotti et Mengs. Mengs (1728-1779) disait à ses élèves :

" Ne vous laissez point séduire par de fausses opinions, qui ne viennent que de la paresse des gens lâches, de ces artistes qui manquent de courage et d'envie pour chercher à pénétrer par une étude pénible et opiniâtre les secrets de l'art, et qui croient ensuite excuser leur fainéantise en disant que c'est un je ne sais quoi incompréhensible : pour moi, je le répète, je crois fermement que tout ce que les hommes ont fait de beau peut encore être refait par les mêmes maximes."

Nous n'oublierons pas, ajoute M. Emile Bernard, cette dernière opinion. Pourtant, pas plus en peinture qu'ailleurs, le procédé, l'imitation ne suffisent.

* * *

Que retenir de cette enquête sur la situation des jeunes écrivains contemporains (*La Renaissance Contemporaine*) sinon que l'on n'a négligé que de préciser ? A partir de quel moment est-on " arrivé " ? Et, vraiment, qu'est-ce que la renommée ? Et la gloire ? M. Alfred Capus, un de ceux qui répondirent à cette enquête, et qui déplore que, dans la critique littéraire, on ait introduit le mot " *artiste* ", pourrait, sur tous ces points, peut-être nous renseigner.

* * *

Avec son impétuosité habituelle, M. Jules Romains dans la *Grande Revue* (10 Mai) affirme sans détours qu'il est impossible

aujourd'hui de " composer un chef-d'œuvre théâtral en alexandrins réguliers. "

Préconisant la *Réforme technique du théâtre en vers*, M. Jules Romains poursuit en ces termes :

" Je prétends que l'alexandrin, même dans sa fraîcheur, n'était pas le vers *dramatique* que réclamait notre langue. Corneille et Racine on écrit leurs chefs-d'œuvre plutôt malgré lui qu'avec lui.

Notre vers de douze syllabes est un vers tour à tour épique et lyrique. Il n'a sa place, dans un drame, qu'aux moments où l'action est " en palier "; qu'aux moments où l'inspiration s'étale et s'élargit pour un chant de passion ou de gloire. Il ne doit point constituer la trame continue de l'œuvre. "

Quel sera donc notre vers dramatique ?

" La littérature dramatique de notre moyen âge a failli créer et fixer le vers de théâtre. Qu'on se reporte aux mystères, et en particulier à la *Passion* de Gréban. Le vers de huit syllabes donne au dialogue de Gréban une vie, une prestesse, une mobilité, et, quand il le faut, une âpreté autoritaire, que Corneille obtiendra, avec peine et par instants, de l'alexandrin. L'emphase que l'on reproche à Corneille, et qui boursoufle trop de fois la ligne de son discours, me paraît due autant à la structure même de l'alexandrin français qu'à l'amour de Corneille pour les sonorités oratoires.

Pour nous comme pour Gréban le vers de huit syllabes sera le rythme fondamental... "

Mais d'autres nombres seront admis, car :

" ...Le vers de neuf syllabes se prête remarquablement à l'expression du trouble, de l'incertitude, de l'instabilité; il a sa place encore dans les transitions, dans les tournants du dialogue.

Le vers de dix syllabes, césuré au milieu, a une vertu pathétique. Il sied aux cris de langueur, de passion, de désespoir.

Les vers de sept syllabes, celui de cinq syllabes sont requis par certains moments de tension extrême. Ils peuvent paraître, au cours d'un dialogue en octosyllabes, pour signifier le paroxysme de la lutte, le corps-à-corps de deux volontés.

A l'alexandrin seront dévolues les affirmations solennelles,

les effusions lyriques, l'évocation épique des forces. Son prestige augmentera de se moins prodiguer."

L'outil est là; il ne reste qu'à s'en servir.

* * *

Une revue nouvelle, le *Printemps des Lettres*, est née le 1er avril dernier. Une figure de Sandro Botticelli en orne la couverture. Son directeur est Mme L. H. du Rieux, son rédacteur en chef Mme Marguerite de Charmoy. Mme Aurel y soutient que *Le Style c'est l'Amour*, et M. de Max s'y occupe de *La question des décors.*

* * *

L'Ile Sonnante (N° de Mai) informe ses lecteurs qu'elle ne paraîtra plus que tous les deux mois. Rappelant quelle est la voie suivie par cette jeune revue, M. Michel Puy écrit avec un grand bon sens :

"Entre un classicisme terne et sans flamme et les essais de ceux qui réclament l'originalité à tout prix, il nous semble qu'il reste le vaste domaine des images neuves et des idées nuancées, où aiment à se rencontrer les plus fervents amis des lettres, qui ne jugent pas une œuvre belle parce qu'elle est classée ni parce qu'elle est en dehors de tout ce qui a été fait, mais qui cherchent à s'appuyer, pour guider leur jugement, sur les conseils de leur goût et l'expérience de leur sensibilité."



M. Eugène Montfort, qui nous donna naguère dans *Paris-Journal* un amusant article intitulé *Le Latin Politique*, publie dans *les Marges* du mois de Mai un nouveau plaidoyer *Pour le latin.* Il le fait suivre des résultats de son *Enquête sur la question du latin.*



Dans *Durendal* (N° de Mars) une étude de M. Pierre

Nothomb sur *Paul Claudel* à propos des *Cinq grandes Odes.* Dans la même revue (N° d'Avril), *La Flandre en Italie*, un intéressant article de M. Arnold Goffin.

*
* *

La Semaine Littéraire (6 Mai) publie un article de Camille Mauclair sur l'*Art français et la décentralisation.* En voici quelques lignes significatives :

" Nous ne manquons pas de jeunes poètes qui viennent de leur province à Paris. Mais ils s'y comportent comme les ouvriers d'art : c'est-à-dire qu'au bout de peu de temps on leur dit : " Maintenant que vous voilà des nôtres, quittez votre provincialisme, parisianisez-vous, ne songez plus à nous imposer vos modèles normands, bretons ou languedociens, mettez-vous au goût du jour." Et ils s'y mettent, et l'ouvrier gagne sa vie en pastichant du Louis XVI, et le poète fabrique des chroniques ou des comédies à la façon du boulevard. Il est "arrivé", mais il est déraciné et dépersonnalisé."

*
* *

Nous lisons dans *Le Progrès de l'Allier* que, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Moulins, a eu lieu une conférence sur Charles-Louis Philippe. Cette conférence était organisée par " Les Cahiers du Centre ". Devant un public nombreux et attentif, M. Valery Larbaud a parlé du jeune et regretté romancier dont il fut l'ami. Il a cherché surtout à montrer pour quelles raisons l'œuvre de ce Bourbonnais a conquis peu à peu les suffrages de l'élite intellectuelle, tant en France qu'à l'étranger où ses principaux ouvrages : " La Mère et l'Enfant ", " Le Père Perdrix ", " Bubu de Montparnasse ", " Marie Donadieu " et " Croquignole " viennent d'être traduits en russe et en allemand.

" On est injuste, a dit le conférencier, envers les écrivains qui meurent jeunes. On se fait, des œuvres qu'ils auraient pu donner, une idée si haute qu'auprès de celles-ci, les œuvres

tangibles qu'ils nous ont laissées perdent de leur mérite. L'œuvre de Philippe est trop parfaite, trop savante et trop mûre pour être considérée comme une chose incomplète ; ce n'est pas une promesse, c'est une magnifique réalisation."

Cette conférence paraîtra le mois prochain, à l'occasion de l'inauguration du buste de Ch.-L. Philippe.

Ajoutons que les *Cahiers du Centre* ont réuni, sous le titre *Faits divers*, une série d'articles donnés par Philippe à *l'Ermitage, le Canard Sauvage*, la *Revue blanche*, etc. de 1898 à 1903.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME V (JANVIER 1911 — JUIN 1911)

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

VIENNENT DE PARAITRE :

CHEZ

MARCEL RIVIÈRE & Cie

31, RUE JACOB, 31, PARIS

PAUL CLAUDEL :

L'OTAGE

drame en trois actes, in-8 couronne Fr. 3.50

CHARLES-LOUIS PHILIPPE :

LA MÈRE ET L'ENFANT

édition nouvelle augmentée de quatre chapitres inédits, in-8 couronne Fr. 3.50

ANDRÉ GIDE :

ISABELLE

récit, in-8 couronne Fr. 3.50

Il a été tiré des deux premièrs volumes, 50 exemplaires sur vergé d'Arches, in-4 tellière. . Fr. 10.—

André Gide. — ISABELLE, première édition sur vergé d'Arches, spécialement fabriqué pour les Editions de la Nouvelle Revue Française, avec filigrane N.R.F., in-8 tellière, tiré à 500 exemplaires . . . . Fr. 5.—

SOMMAIRE du No 28.

FRANCIS DE MIOMANDRE : Petits Dialogues Grassois.
CLAUDE LORREY : Prière. — Rondels.
HENRI BACHELIN : A mon père.
LÉON-PAUL FARGUE : Songes.
RENÉ CHALUPT : Poèmes.
PIERRE DE LANUX : L'Art de M. Henry Bernstein.
CHARLES-LOUIS PHILIPPE : Lettres de Jeunesse (*quatrième série*).

NOTES par GUILLAUME APOLLINAIRE, HENRI BACHELIN, LOUIS DUMONT-WILDEN, JACQUES RIVIÈRE, JEAN SCHLUMBERGER, VALERY LARBAUD, EMILE VERHAEREN :

L'Enfant de l'Amour, par Henry Bataille. — *L'Armée dans la Ville*, par Jules Romains. — *La Maison pauvre*, par André Lafon. — *Le Masque de Fer*, par Sébastien-Charles Leconte. — *Notes d'un voyage en Grèce*, par Charles Demange. — *Il est ressuscité!* par Charles Morice. — *Nouvelles Etudes Anglaises*, par André Chevrillon. — *L'Ame des Anglais*, par Fœmina. — *Poèmes* de Théo Varlet. — Reprise de *Pelléas et Mélisande*. — Le Guignol Lyonnais. — Exposition Théo van Rysselberghe. — Exposition de l'Académie Ranson.
LECTURES.
TRADUCTIONS. (FÉLIX BERTAUX, JEAN SCHLUMBERGER).
REVUES.

SOMMAIRE du No 29.

COMTESSE DE NOAILLES : En Espagne.
GABRIEL MOUREY : Les Deux Mers.
CHARLES-LOUIS PHILIPPE : Lettres de Jeunesse (*cinquième et dernière série*).
ALBERT THIBAUDET : La Nouvelle Sorbonne.
FRANCIS DE MIOMANDRE : Petits Dialogues Grassois (*fin*).

NOTES par MICHEL ARNAULD, HENRI BACHELIN, HENRI GHÉON, JACQUES RIVIÈRE, JEAN SCHLUMBERGER :

Le Greco, par Maurice Barrès et Paul Lafond. — *Le Miroir des Heures*, par Henri de Régnier. — *Les Frères Karamazov*, par Jacques Copeau et Jean Croué. — *L'esprit de la Nouvelle Sorbonne*, par Agathon. — *L'Ecole des Indifférents*, par Jean Giraudoux. — *Humus et Poussière*, par François Porché. — *Le Printemps*, par G. Chennevière. — *La Lumière*, par Georges Duhamel. — *L'Oiseau bleu*, par Maurice Maeterlinck. — *Le Cinquième Evangile*, par Han Ryner. — *Les Visages de l'Egypte*, par Joseph Billiet. — Expositions K.-X. Roussel, G. d'Espagnat, M. Dethomas.
LECTURES.
TRADUCTIONS.
REVUES.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
„ 10, Boulevard des Italiens.
„ Galeries de l'Odéon.
„ 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
„ Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1 bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.